

ALEXANDRE
MOTULSKY-FALARDEAU

LA RHÉTORIQUE AUJOURD'HUI



La rhétorique aujourd'hui

ALEXANDRE MOTULSKY-FALARDEAU

La rhétorique aujourd'hui



**Presses de
l'Université Laval**

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada

| **Canada**

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de son soutien. L'an dernier, le Conseil a investi 153 millions de dollars pour mettre de l'art dans la vie des Canadiennes et des Canadiens de tout le pays.

We acknowledge the support of the Canada Council for the Arts, which last year invested \$153 million to bring the arts to Canadians throughout the country.



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

SODEC

Québec 

Maquette de couverture : Laurie Patry

Mise en pages : Diane Trottier

© Presses de l'Université Laval. Tous droits réservés.

Dépôt légal 4^e trimestre 2018

ISBN 978-2-7637-3651-8

PDF 9782763736525

Les Presses de l'Université Laval

www.pulaval.com

Toute reproduction ou diffusion en tout ou en partie de ce livre par quelque moyen que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite des Presses de l'Université Laval.

Table des matières

Introduction	1
CHAPITRE 1	
La petite histoire de la rhétorique	5
CHAPITRE 2	
Le système rhétorique	15
L'invention	16
La disposition	18
L'exorde	19
La narration	19
La confirmation	19
La digression	19
La péroraison	20
L'élocution	20
CHAPITRE 3	
Classification et exemples	21
La déduction	24
L'induction	27
Les lieux	29
L'antithèse	30
A contrario	30
Les figures de construction	33
L'apostrophe	33
Le chiasme	34
L'énallage	35
La gradation	35
Le zeugme	37

Les figures de sens	38
L'antanaclase	38
L'antonomase.....	39
Le calembour.....	41
L'hypallage	43
La litote	44
La métaphore.....	45
La métonymie	49
L'oxymore	51
Les figures de mots.....	54
L'allitération.....	54
L'anaphore.....	54
La dérivation	56
La parisose	57
La paronomase.....	58
La périphrase	59
Les figures de pensée	61
Le chleuasma	61
La comparaison	62
La description-explication.....	65
L'hyperbole	67
L'hypotypose	70
La question oratoire	72
L'ironie.....	73
La personnification	76
La prétériton.....	77
L'apodioxie	79
La prolepse.....	79
La répétition	80
La subjection	82
Conclusion.....	85

Introduction

Avec Internet, la communication connaît aujourd'hui une explosion sans précédent. Les discussions publiques sur Facebook façonnent notre quotidien et les autres médias sociaux favorisent les échanges et les débats. Nous avons toujours dû faire face aux idées des autres, mais jamais avec autant de rapidité et d'instantanéité.

Ce foisonnement d'idées, de débats et de discussions, nous oblige à faire encore davantage preuve de discernement. Pour y arriver, mieux vaut être bien équipé intellectuellement et maîtriser les principes de l'argumentation et de la rhétorique.

Qu'est-ce que la rhétorique? Voici une question qui a fait couler beaucoup d'encre. On dit que la rhétorique, c'est l'art de persuader, l'art de répondre à une question de manière persuasive. Or, qui dit art, dit pratique. Et qui dit pratique, dit effort. Il n'y a donc pas de recette miracle, de formule magique pour persuader. Comme toute technique, la rhétorique exige une pratique assidue, comme la musique ou la gymnastique.

C'est pourquoi, pour bien maîtriser les outils du langage, il faut s'entraîner et s'exercer. C'est un passage obligé pour celles et ceux qui veulent entreprendre une argumentation ou déconstruire les arguments adverses.

Mais comment faire pour se protéger intellectuellement dès lors que l'on constate que l'on ne peut échapper aux rhéteurs qui tentent de nous persuader? Se protéger en doutant, être plus sceptique? Certes, mais est-ce que l'on peut vraiment se prémunir contre la persuasion? Sans nul doute! Alors, comment s'y prendre?

C'est ce que nous allons vous présenter dans cet essai à l'aide d'explications théoriques et d'exemples.

Pour ce faire, nous avons divisé le livre en trois chapitres. Le premier traitera de l'histoire de la rhétorique. Il est primordial de bien comprendre d'où nous venons pour savoir comment aller où nous voulons! Le deuxième chapitre sera consacré au système rhétorique. En effet, saisir les concepts et connaître les rouages de l'argumentation s'avèrent une nécessité pour bien débattre et discuter. Finalement, le troisième chapitre sera celui de la classification des figures de rhétorique et des exemples. Ces derniers sont en partie le fruit des recherches de mes étudiants du cours «Argumentation et persuasion à l'écrit», de l'Université de Sherbrooke durant la session d'hiver 2017. Le travail final consistait à trouver des exemples de figures dans des contenus médiatiques au cours du printemps 2017. D'autres exemples plus récents ont été ajoutés. Le corps de ce livre est donc composé d'exemples trouvés dans les médias et commentés. Certains portent à rire, d'autres sont plus graves, mais tous témoignent de la grande diversité du langage rhétorique. L'ouvrage se

terminera par une conclusion sur l'avenir de la rhétorique et de l'argumentation.

Mais avant de commencer et de raconter la petite histoire de la rhétorique, je tiens à préciser certains points pour celles et ceux qui ne liraient que l'introduction !

La première chose à laquelle penser quand l'on fait face à un discours rhétorique ou argumentatif, c'est de se poser la question suivante : qui parle ? Une fois l'émetteur du message identifié, le travail peut débiter.

En voici les principales étapes :

1. Évaluer la crédibilité de la personne qui parle. Il faut toujours remettre un peu en question la fiabilité de celui ou de celle qui parle. Le doute est une bonne façon de cheminer vers la compréhension exhaustive du rhéteur qui s'adresse à nous, cela peut permettre de déconstruire le discours auquel nous sommes confrontés. Est-ce qu'il est reconnu dans un domaine particulier du savoir et, si oui, que dit-on sur lui dans sa communauté ? Il faut savoir qui nous parle, d'où il vient et lire sur ses propositions passées. Connaître son âge, son éducation et ses propos. Si c'est une personne morale, une entreprise ou une institution, on peut faire la même recherche.
2. Identifier la figure de rhétorique et bien déterminer sa fonction dans le discours : s'agit-il d'avoir un effet direct sur la communication ou de se diriger vers le contenu ? S'il s'agit d'une intention communicationnelle, il faudra voir quelle corde sensible veut toucher notre interlocuteur. S'il s'agit d'une indication à se diriger vers le contenu, il faudra alors porter attention aux arguments.

3. Évaluer, s'il y a lieu, les arguments proposés. Sans égard à l'émetteur, on peut évaluer les arguments, la nature de ceux-ci, leur cohérence interne (Est-ce un argument logique ou non?) ou externe (Consistent-ils en des arguments isolés ou forment-ils un tout?). L'on peut en effet isoler un argument indépendamment de son contexte, puis isoler les propositions qui le constituent. Ici, le véritable travail de validation des conclusions peut débiter. En effet, une fois les arguments isolés, on peut juger plus habilement de leur validité sur le plan logique ou vérifier les liens de causalité censés nous conduire à telle ou telle conclusion.
4. Prendre une certaine distanciation envers sa propre réception. Ici, il faut porter attention au récepteur. Celui qui s'apprête à rendre un jugement doit en effet se demander dans quel état émotionnel il se trouve à ce moment-là, car l'on ne rend pas le même jugement selon que l'on est animé de joie ou de tristesse. Bref, il est primordial d'être capable de rechercher à l'intérieur de soi-même ce qui pourrait altérer le jugement et l'évacuer pour faire une analyse juste et posée. Au fond, il faut se demander : quel est notre intérêt dans cette affaire?
5. Rester critique, mais en se rappelant que la critique ne consiste pas à démolir, mais à souligner, comme le philosophe Jürgen Habermas le disait, ce qui a été oublié ou omis dans un raisonnement. La remise en question ne vise pas à faire entrave au dialogue, mais à renforcer ou à élargir le débat démocratique.

Chapitre 1

La petite histoire de la rhétorique

Usuellement, le terme rhétorique signifie simplement l'art de prendre la parole en public. Le mot vient du grec « *rhêtorikê* ». Il fut utilisé par le philosophe Platon (-427 à -347), dans son dialogue *Gorgias*, pour décrire l'art de persuader que pratiquaient les sophistes, c'est-à-dire les maîtres qui étaient rémunérés pour enseigner l'éloquence. Le terme désigne alors une « parole politique », d'où les accusations de Platon envers les sophistes.

On raconte aussi que la rhétorique est apparue en même temps que les premiers grands procès. Elle aurait pris forme lorsque la guerre civile éclata en Grèce vers 465 av. J.-C. Des citoyens, expropriés de leurs biens par des tyrans, voulurent les récupérer. Il s'ensuivit une multitude de conflits judiciaires. Et puisqu'il n'existait pas à l'époque d'avocats, il fallait donner aux plaideurs le moyen de défendre leur

cause. C'est justement ce que firent Corax et Tisias – disciple de Corax, lui-même disciple d'Empédocle – en écrivant un texte consacré à l'art oratoire, la *technê rhêtorikê* en grec.

La rhétorique est donc née d'une nécessité, et plus précisément d'une nécessité judiciaire. La postérité a retenu, entre autres, un élément de cette naissance judiciaire, le corax ou l'argument du vraisemblable (l'*eikos*), un argument montrant qu'une chose est si vraisemblable qu'elle en devient invraisemblable. Par exemple, si la haine que je portais à une victime rend vraisemblables les soupçons qui pèsent sur moi, n'est-il pas plus vraisemblable encore que, prévoyant ces soupçons avant le crime, je me sois bien gardé de le commettre? Ou encore: « Mon client a trop de charges contre lui pour être le coupable. » Nous avons déjà vu de tels raisonnements!

L'histoire de Protagoras et de son élève est aussi utilisée pour illustrer la naissance de la rhétorique (tirée d'Apulée, grand écrivain, orateur et philosophe du II^e siècle après J.-C.):

Protagoras fut un sophiste d'une culture extrêmement étendue et son habileté oratoire lui valut une place parmi les premiers inventeurs de la rhétorique. Né dans la même ville que le naturaliste Démocrite, il était son contemporain, et il s'instruisit à son école. On rapporte que ce Protagoras avait convenu avec son disciple Évathlus de recevoir des honoraires considérables pour donner son enseignement; mais, par une clause imprudente, il avait stipulé que son élève ne lui paierait la somme que si, à ses débuts, il gagnait sa première cause.

Le disciple Évathlus étudia tous les artifices oratoires destinés à séduire les juges, à donner le change à la partie adverse, à embarrasser une cause. Comme c'était un esprit rusé et naturellement astucieux, il n'eut pas de peine à

tout apprendre. Fort de ce savoir, il songea à se soustraire à l'exécution du pacte, faisant adroitement se succéder mille délais avant de plaider ; si bien que durant assez longtemps, il ne voulut ni plaider ni payer.

À la fin, Protagoras le cita devant les juges ; et après avoir exposé à quelles conditions il s'était chargé de l'instruire, il lui proposa ce dilemme : « Ou ce sera moi qui gagnerai, et alors tu devras me payer mes honoraires en vertu de cette condamnation ; ou ce sera toi, et tu ne devras pas moins me payer, aux termes de notre traité, puisque tu auras gagné ta première cause devant les juges. Par conséquent, si tu gagnes, tu es sous le coup de notre traité ; si tu perds, tu es sous celui de la condamnation. Qu'as-tu à dire ? »

Ces conclusions semblaient aussi évidentes qu'invincibles. Mais Évathlus, en disciple consommé de ce maître astucieux, lui rétorqua le dilemme suivant : « S'il en est ainsi, dit-il, en aucun cas je ne vous dois ce que vous réclamez. En effet, ou je gagne, et le tribunal me renvoie de la plainte ; ou je perds, et je suis libéré par notre traité, aux termes duquel je ne vous dois rien si je ne gagne pas cette première cause devant les juges. Ainsi, de toute manière je suis dégagé : en cas de réussite, par nos arrangements ; en cas de défaite, par l'arrêt rendu¹. »

Quelle histoire ! On voit bien par ce récit que la rhétorique a un domaine propre, celui des femmes et des hommes, celui des affaires humaines, et plus précisément celles qui concernent un type particulier d'échanges. Protagoras et Évathlus ne tentent pas de valider un raisonnement d'un point de vue qui serait complètement extérieur et objectif, mais plutôt d'attaquer ou de défendre une thèse qui n'existe pas en dehors du litige qui les oppose.

1. Apulée, *Les Florides* dans *Œuvres complètes d'Apulée* (Tome second), trad. par Victor Bétolaud, Garnier Frères, Libraires-éditeurs, Paris, 1962, p. 58-60.

De ces histoires entourant la naissance de la rhétorique, le philosophe Aristote (-384 à -322) retiendra cette idée que la rhétorique possède un domaine qui lui est propre.

Pour bien comprendre ce qu'est la rhétorique aujourd'hui, il semble nécessaire d'expliquer la quadripartition des types de langage possibles selon Aristote: le type logique, le type sophistique, le type poétique (*endoxon*) et le type rhétorique (*eikos*). En d'autres mots, un langage logique porte sur ce qui est: la circonférence d'un cercle est égale à son diamètre multiplié par pi. Le langage sophistique porte sur ce qui n'est pas: la circonférence d'un cercle est égale à son rayon multiplié par pi. Le langage poétique porte sur ce qui n'est pas, mais qui pourrait être: le Québec est un pays. Et finalement, le langage rhétorique ou argumentatif porte sur ce qui est, mais qui pourrait être autre: le Québec est une province du Canada, par exemple.

Une fois ces distinctions établies, Aristote, en tant que scientifique avant l'heure et théoricien acharné, va pousser sa réflexion plus loin et il va ériger un système entourant le langage rhétorique. C'est en ce sens qu'on l'appelle le père de la rhétorique classique, parce qu'il a été le premier à systématiser cette discipline et à lui consacrer un ouvrage complet. Il est le passage obligé pour quiconque s'intéresse ou s'initie à la rhétorique. Alors voici le système rhétorique tel qu'il a été conceptualisé par Aristote.

Dans une certaine mesure, nous essayons tous de combattre ou de soutenir une raison, de défendre, d'accuser. Ainsi, pratique la rhétorique celui qui essaie ou de combattre, ou de soutenir, ou de défendre, ou d'accuser. Or, même si chacun peut la pratiquer parce

qu'elle ne demande le secours d'aucune science déterminée, il faut à tout le moins connaître le domaine dont elle s'occupe si l'on veut adéquatement l'utiliser.

Aristote commence par définir le champ d'action de la rhétorique. Contrairement aux sciences qui s'adressent à un public averti connaissant déjà le vocabulaire et la méthode des sciences, la rhétorique s'adresse à tous. Le rhéteur parle à l'ensemble des gens et, de ce fait, il découle que sa parole sera formulée pour être comprise de tous. Par conséquent, il leur parle un langage accessible sans connaissance précise préalable. Plus spécifiquement, cette parole traite, non pas de questions techniques pour lesquelles il faut déjà avoir un bagage particulier, mais de questions générales. Par exemple, est-il juste d'avoir un système de santé universel? Il y a donc un avant et un après Aristote. Nous sommes toujours tributaires de la pensée aristotélicienne et notre système langagier est le reflet de sa conception du langage.

Qu'en est-il aujourd'hui? Pour Chaïm Perelman, grand penseur du XX^e siècle, et auteur entre autres de *Traité de l'argumentation, la nouvelle rhétorique*, il importe que: « Le cours de logique soit complété par un cours de rhétorique, qui n'est pas l'art de bien parler, dans un style fleuri et ampoulé; c'est l'art de persuader et de convaincre, qui peut se manifester par un discours ou par écrit et qui, pour les juristes, consiste essentiellement dans l'usage de l'argumentation². »

Perelman y présente donc une vision particulière, c'est-à-dire sa vision de la rhétorique. Il la conçoit, *grosso modo*, comme « une philosophie du raisonnable »

2. C. Perelman, *Éthique et droit*, Éditions de l'Université de Bruxelles, Bruxelles, 1990, p. 606.

dans laquelle on peut estimer la valeur des idées et des arguments à partir de leur potentiel à aller chercher l'assentiment des gens. Et Perelman d'affirmer dans ce traité que le domaine de l'argumentation, bref de la rhétorique, recouvre « [...] celui du vraisemblable, du plausible, du probable, dans la mesure où ce dernier échappe aux certitudes du calcul [...] ». En fait, nous dit-il, le but d'un locuteur de messages est d'obtenir l'assentiment de son auditoire. Perelman nous aide à clarifier un point décisif dans notre manière de rechercher la vérité. Quand nous discutons, nous n'avons jamais directement accès au réel. Nous passons toujours par des affirmations, des raisonnements, des propositions, des observations, des interprétations. C'est avec cette discussion continue que nous essayons de saisir notre monde et de nous entendre. La rhétorique vise à obtenir un accord avant ou par-delà les difficultés à saisir la réalité en tant que telle.

Qu'est-ce à dire? C'est avec l'apparition du concept d'espace public, sous-jacent à l'apparition de la communication de masse en particulier et de la communication en général, que la rhétorique a également été revalorisée. Dans un ouvrage récent, un groupe de chercheurs étudiant les théories contemporaines sur la rhétorique concluent que le contexte communicationnel dans lequel nous vivons favorise son retour dans l'espace public³.

On comprend mieux la contribution de Perelman. Il a renouvelé l'étude de l'argumentation en montrant que « tout en ayant à persuader un auditoire restreint de la vérité des propositions, celui qui argumente doit aussi convaincre un public universel, c'est-

3. J. L. Lucaites, C. M. Condit, S. Caudill, *Contemporary Rhetorical Theory: A Reader*. Guilford Press, 1999.

à-dire “tout être de raison”, de ce même caractère de vérité⁴».

De fait, discuter et argumenter sont à la base du commerce humain. Puisque l'on n'échappe pas à persuader sauf par la violence, apprenons à bien persuader. Il n'est pas si facile d'affronter par soi-même l'épreuve du dialogue et de la réfutation. Cela peut se faire à condition que ceux qui y participent soient égaux. Si on ne peut plus contester les arguments de l'autre parce qu'il s'arroge un rôle supérieur, alors le dialogue n'est plus possible. Il ne reste plus qu'idéologie et langue de bois.

La liberté de communication est au cœur de ce type de rhétorique : il appartient à chacun de créer ce climat de liberté et de s'ouvrir aux objections possibles des autres. Apprendre ensemble à persuader, c'est-à-dire à s'entendre sur des règles à observer, sur les fautes à ne pas commettre, sur les moyens à ne pas employer sous peine d'être disqualifié, comme une sorte de jeu. Le jeu civilisé du dialogue a une fonction médiatique entre la fonction persuasive et les valeurs humaines de respect d'autrui, de liberté de pensée, d'indépendance du jugement et de tolérance. Qui cherche à convaincre renonce à la violence et à l'autoritarisme, puisque les divergences sont inévitables. Les moyens utilisés par la rhétorique sont aussi d'ordre affectif, raison et sentiment étant inséparables. Car pour persuader, il faut être capable de comprendre l'autre, ses sentiments, ses émotions, sinon la persuasion reste sans effet.

4. Javeau, Claude, « Argumentation scientifique et argumentation mondaine dans la sociologie académique », dans *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. CM, janvier-juin 2001.

La discussion ouverte et les nouvelles libertés communicationnelles qui existent dans la société démocratique complexifient le débat public. Parfois, le débat s'avère court-circuité par des amalgames.

Dans un article du *Devoir* (« Comment tuer le débat », 30 novembre 2017), le rédacteur de la revue *Argument* donne un très bel exemple de la rhétorique négative construite à l'aide d'amalgames. Selon Patrick Moreau, « une certaine rhétorique à la mode "tue" le débat et contribue à engendrer un discours manichéen dont le rapport avec la réalité devient de plus en plus problématique ». Moreau aborde un sujet délicat qui a soulevé bien des questionnements et qui est quasiment devenu *l'affaire Sicotte*. Relisons ensemble la manière dont il illustre sa critique, très éclairante, de l'amalgame :

Rappelons pour commencer que le texte d'Ève Séguin et Julius Grey portait sur ce qu'on doit malheureusement appeler « l'affaire Sicotte », du nom de ce professeur d'art dramatique récemment accusé par certains de ses anciens étudiants de « harcèlement ». Les deux auteurs y faisaient l'hypothèse que cette triste histoire avait pour ressort une « socialisation désormais pathologiquement surprotectrice des enfants », pathologie dont découle « la demande de ces adultes infantilisés [...] d'être validés par les professeurs [...] exactement comme ils l'ont été par leurs parents ». Cette tendance expliquait, selon eux, ladite « affaire Sicotte » et d'autres phénomènes analogues un peu partout dans les universités et collèges nord-américains.

Or, dans sa réplique qui n'en est pas une, Alexie Labelle parle presque exclusivement de « harcèlement sexuel », accusation qui, à ma connaissance, n'a jamais été portée contre Gilbert Sicotte. Étrange amalgame de la part de quelqu'un qui reproche justement à Ève Séguin et à Julius Grey de réaliser eux-mêmes « des amalgames fallacieux » !

Comme on le voit, si les débats se complexifient, il serait fort utile que l'enseignement de la rhétorique réintègre le cursus éducationnel de nos sociétés, en l'occurrence de la société québécoise, en vue d'un enseignement, non pas élitiste, mais universel.

Chapitre 2

Le système rhétorique

Il y a quelques grandes parties dans le système rhétorique. Quand on décide de construire un discours, d'écrire un texte, de prononcer une allocution, il peut s'avérer fort utile de faire appel aux principes de la rhétorique classique.

Et ces principes ne sont pas contre-intuitifs. C'est finalement un peu ce que tout le monde fait avant de parler. On pense à ce que l'on va dire, on détermine l'ordre dans lequel on va le dire, et l'on choisit les mots avec lesquels on va le dire. C'est naturel. Et la plupart du temps, nous faisons cela sans même y penser. Mais il est possible de se préparer et d'élaborer une stratégie argumentative. Le système rhétorique est en quelque sorte un outil pour bien élaborer une stratégie argumentative.

Il y a principalement l'invention, la disposition et l'élocution dans le système rhétorique. Il y a aussi, selon Aristote, trois moyens de persuader, ou plutôt, il y a dans la persuasion une relation à trois termes: l'*éthos* (celui qui parle), le *pathos* (celui qui écoute) et le *logos* (ce qui est dit). Le dernier est le plus fondamental.

C'est le discours en tant que tel. C'est dans le discours que l'on trouve les arguments, que certains théoriciens de la rhétorique ont appelé des « lieux ».

Un « lieu » est un argument ou un schéma argumentatif dont le contenu peut varier. Il y a des lieux généraux et des lieux spécifiques. Autrement dit, on peut dire qu'il y a des arguments propres à un domaine particulier et d'autres qui sont généraux. Les arguments s'appuient soit sur des preuves intrinsèques, soit sur des preuves extrinsèques. Nous y reviendrons.

Bref, certes, je persuade grâce au discours que je prononce, mais je dois aussi m'appuyer sur qui je suis et sur qui est l'auditoire auquel je m'adresse si je veux être persuasif. Évidemment, je dois être crédible si je veux être convaincant, mais, inversement, si mon discours est incompréhensible, j'ai beau être crédible, je ne persuaderai personne. De la même façon, même si j'ai écrit le plus beau discours du monde, il ne persuadera pas mon auditoire si je n'ai pas son attention.

Voici résumé schématiquement le système rhétorique (page suivante).

L'INVENTION

La première partie de la rhétorique classique est « l'invention » (*heurésis, inventio*), c'est-à-dire l'invention d'effets discursifs visant à convaincre. Ici, l'orateur cherche tous les moyens de persuasion. Autrement dit, c'est le moment de la création d'un inventaire de figures et d'arguments.

Mais avant d'entreprendre l'invention d'un discours et de ses effets et contenus, il faut se poser une question fondamentale : quel est le sujet (ou plutôt le temps) du discours du locuteur ?

LE SYSTÈME RHÉTORIQUE

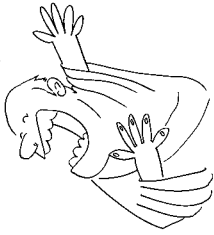
L'INVENTION (heuristics, inventio) : LA RECHERCHE PAR L'ORATEUR

DE TOUS LES ARGUMENTS RELATIFS AU THÈME DE SON DISCOURS.

LES 3 GENRES DE DISCOURS

	AUDITOIRE	TEMPS	ACTE	VALEURS	ARGUMENT TYPE
JUDICIAIRE	Juges	Passé	Accuser Défendre	Juste Injuste	Féthymène (Dédicatio)
DÉLIBÉRATIF	Assemblée	Futur	Conseiller Dissuader	Utile Nuisible	Exemple (Inductif)
ÉPICTIQUE	Spectateur	Présent	Louer Blâmer	Noble Vil	Amplification

L'ÉTHOS le caractère de celui qui parle.



LE LOGOS le caractère de ce qui est dit.



LA DISPOSITION

(Taxis, dispositio) est un plan type en quatre parties auquel on a recours pour construire son discours.

LE EXORDE (proemium) c'est ce qui précède le discours annoncé et sa fonction est de rendre l'auditeur attentif, attentif et bienvenu.

LA NARRATION (diegesis) c'est l'exposé des faits concernant l'objet exposé en termes objectifs, cependant toujours orienté sous les traits de l'argumentation ou de la défense.

LA CONFIRMATION (pistis) c'est l'ensemble des preuves, suivies d'une réfutation (confutatio) qui définit les arguments adverses.

LA PÉDORATION (epithesis, peroratio) crée ce qui met fin au discours.

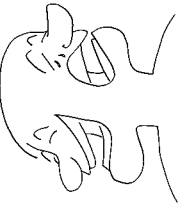
L'ÉLOCUTION (levis, elocutio) : la respiration du discours

STYLE	BUT	PREUVES	MOMENT DU DISCOURS
noble = grave	émouvoir = recréer	pathos	Pédoraison
simple = facile	expliquer = docere	logos	Narration et confirmation
agréable = medium	plaire = delectare	ethos	Exorde

LES 4 TYPES DE FIGURES DE STYLE :

- LES FIGURES DE MOTS, comme le calambour, la rime, sont dans la matière même du discours.
- LES FIGURES DE SENS, comme le métonymie, sont dans la signification des mots ou des groupes de mots.
- LES FIGURES DE CONSTRUCTION, comme le chiasmus ou l'antithèse, concernent la structure de la phrase, parfois du discours.
- LES FIGURES DE PRÉSENTATION, comme l'élégance, sont dans le rapport du discours avec son sujet et son auditeur.

LE PATHOS le caractère de celui qui écoute.



Il faut se poser cette question parce que le sujet (ou le temps) du discours détermine le genre ou type de discours qu'il conviendra d'utiliser. Il existe trois types de discours, parce qu'il existe trois temps : en effet, je traite soit d'un sujet passé, soit présent ou soit à venir.

LA DISPOSITION

La deuxième partie du discours rhétorique est la disposition. C'est l'ordre du raisonnement dans le discours. L'ordre des arguments est libre, il dépend de l'orateur. Par exemple, dans l'Antiquité, on utilisait l'ordre homérique : un argument fort, un argument faible et on finissait par un argument fort.

L'ordre dépend aussi de l'auditoire. L'orateur dispose ses arguments selon les réactions, constatées ou imaginées, de ses auditeurs. Bref, souvent, l'ordre n'est pas logique, il est psychologique.

Cela dit, les Anciens divisaient la disposition en plusieurs moments. Il y avait l'exorde, le début du discours, appelé aujourd'hui l'introduction. Par la suite, il pouvait y avoir la narration. On y racontait les faits relatifs au sujet abordé. Souvent, on faisait une confirmation de la thèse à défendre et l'on continuait avec une réfutation de la thèse adverse si besoin était. Il pouvait aussi y avoir une digression, que l'on pouvait mettre n'importe où dans le discours, afin de marquer une pause, de faire respirer le discours. Et l'on finissait par la péroraison, appelée maintenant la conclusion.

L'exorde

L'exorde, c'est l'ouverture d'un discours, elle peut servir à rendre votre auditoire attentif et bienveillant. Le but est essentiellement de capter l'attention de l'auditoire. Or, même si l'exorde peut être fort utile, on peut aussi commencer *ex abrupto*.

Voici plusieurs exemples d'exordes ou d'entrées en matière: « Bonjour Monsieur, j'adore votre travail, vous êtes un génie! Bonsoir Madame, juste un petit mot pour vous demander... Cher Monsieur, j'espère que vous allez bien? »

La narration

La narration présente les faits relatifs au sujet abordé, « exposé en apparence objectif, et pourtant toujours orienté selon les besoins de l'accusation ou de la défense », écrivait le pédagogue Olivier Rebol. Elle doit être faite avec clarté, brièveté et crédibilité.

La confirmation

La confirmation se fait en deux temps. Tout d'abord, il s'agit d'apporter les preuves soutenant notre point de vue, puis de réfuter les arguments contraires à notre position.

La digression

À n'importe quelle partie du discours, mais de préférence entre la confirmation et la péroraison, il est souhaitable de faire respirer les auditeurs avec une pause, en changeant de sujet pour alléger l'atmosphère.

La péroraison

C'est la fin du discours. Ici, on conclut avec le plus de force et de clarté possible pour convaincre l'auditoire.

L'ÉLOCUTION

La troisième partie du discours s'appelle l'élocution. C'est le moment où nous choisissons les mots que nous allons utiliser pour dire ou écrire notre discours. Autrement dit, l'élocution est l'écriture du discours. L'élocution est le point où la rhétorique rencontre la littérature. Il s'agit ici de comprendre les différents styles et la façon de choisir son style. Le but du discours détermine le style selon que nous voulons émouvoir, expliquer ou plaire.

Les preuves (*pathos, ethos, logos*) se retrouvent dans l'élocution (voir le tableau). On voit que les moments du discours sont importants. Le choix des mots est fondamental, et doit tenir compte avant tout du propos. Ni trop poétiques, ni vulgaires, les mots doivent appartenir au langage courant, compris de tous. Les diverses figures de style dont les métaphores pourront émailler le discours, mais devront servir la clarté. C'est le sens qui doit guider la recherche des mots.

Il y a deux autres parties au discours rhétorique : la mémoire et l'action. Nous n'abordons pas ces deux parties parce que nous nous sommes principalement concentrés sur l'écrit et que ces deux parties concernent plutôt l'oralité.

Chapitre 3

Classification et exemples

En tout premier lieu, je remercie vivement les étudiantes et les étudiants qui ont collaboré à ce chapitre: Léonie Côté; Marie Beaubien; Priscilla Kizizie Deltombe; Jean-Sébastien Poulin; Caroline Falcao; Félix Rhéaume; Isabelle Bouchard et Léonce Côté, qui, je le répète, ont suivi mon cours «Argumentation et persuasion à l'écrit» à l'Université de Sherbrooke durant l'hiver 2017. Grâce à leurs observations, j'ai eu accès à un vaste éventail des figures de la rhétorique dans l'espace public francophone québécois et français¹.

Nous avons procédé de la sorte: les étudiants m'ont rendu leur travail de fin d'année où ils devaient répertorier des exemples tirés des médias traditionnels ou du Web. Ils devaient identifier les diverses

1. Je suis bien entendu le seul responsable des erreurs qui auraient pu se glisser dans les transcriptions ou les interprétations.

figures et les divers lieux rhétoriques et les analyser. J'ai ensuite, avec leur accord, rassemblé les exemples les plus intéressants et j'ai parfois ajouté mon grain de sel aux explications et interprétations.

Ce grand chapitre illustre donc de façon concrète les diverses techniques rhétoriques. Il donnera, je l'espère, par la diversité des extraits allant des plus cocasses aux plus marquants, le goût aux lecteurs de repérer et d'analyser de manière critique les nombreuses figures de la rhétorique que l'on peut retrouver dans les médias.

Penchons-nous tout de suite sur un exemple pour voir comment nous allons procéder. Le 27 septembre 2017, à la suite de la plainte déposée par Boeing aux États-Unis qui avait abouti à l'imposition d'une taxe de 220 % sur tout avion vendu par Bombardier à nos voisins, le premier ministre du Québec, Philippe Couillard, avait haussé le ton. Le lendemain, le journal *Le Devoir* titrait l'article des correspondants Marco Bélair-Cirico et Marie Vastel de la façon suivante : « Philippe Couillard adopte une rhétorique guerrière contre Boeing. » Dans ce cas de figure, les journalistes rappellent que sa déclaration s'adressait indirectement au premier ministre du Canada pour qu'il soutienne aussi la cause : « Pas un boulon, pas une pièce, et bien sûr pas un avion provenant de Boeing au Canada tant que ce conflit n'est pas réglé de façon juste. »

Comme on le voit, nous sommes devant une formulation choc du premier ministre Couillard utilisant la gradation pour frapper l'imagination du public. Le but est de répondre à Boeing, mais aussi d'exiger l'appui du gouvernement fédéral dans la bataille.

C'est ce genre de procédé rhétorique qu'il est intéressant de répertorier et de classer, pour en faire ensuite une analyse éclairée.

Pour ce faire, j'ai adopté la méthode suivante. Tout d'abord, je vais traiter des arguments déductifs et inductifs. Je vais par la suite expliquer ce qu'est un « lieu » et donner des exemples, et, finalement, je vais aussi expliquer et donner des exemples de figures de construction, de sens, de mots et de pensée.

Nous allons donc classer les arguments en trois catégories. Les arguments déductifs, les arguments inductifs et les lieux. La différence entre les trois types d'arguments n'est pas toujours évidente. Parfois, un lieu est une déduction ou une induction. La décision d'organiser les arguments en trois catégories a été prise afin de favoriser la compréhension et d'alléger le troisième chapitre, qui est déjà très long par rapport aux deux autres. Et comme je vais l'expliquer, il existe autant de types d'arguments que l'imagination a de limite, c'est-à-dire énormément !

En effet, je peux dire les choses dans l'ordre que je veux et en utilisant les prémisses de mon choix. De la même façon, je peux inventer une infinité de figures de style. J'ai décidé d'utiliser la quadripartition d'Olivier Reboul, tirée de son *Introduction à la rhétorique* (2009). Cette classification des figures en quatre grandes familles permet une meilleure compréhension des mécanismes linguistiques contenus dans une figure, quelle qu'elle soit.

LA DÉDUCTION

La déduction part d'un principe général pour l'appliquer à un exemple particulier. Un argument déductif en rhétorique s'appelle un enthymème. C'est un syllogisme rhétorique. Un enthymème est un raisonnement valide du point de vue de la forme logique mais qui s'appuie sur des prémisses vraisemblables. *Grosso modo*, un syllogisme s'appuie sur des faits scientifiques et un enthymème s'appuie sur des faits juridiques, politiques, moraux. Pour illustrer cette différence, je vais prendre l'exemple d'un sorite qui est en quelque sorte une suite d'arguments déductifs.

Un sorite est une suite de syllogismes liés entre eux. C'est un raisonnement qui comporte de nombreuses propositions reliées entre elles. En effet, il y a sorite lorsque l'attribut d'une première proposition devient le sujet d'une deuxième proposition, l'attribut de cette dernière le sujet d'une troisième proposition... jusqu'à ce qu'une dernière proposition soit comprise implicitement dans la première. Si je reprends les distinctions présentées dans le chapitre 1 par Aristote, il peut y avoir quatre types possibles de sorites : scientifique, rhétorique, poétique et sophistique. Par exemple, voici un sorite scientifique :

Tous les corbeaux sont des corneilles ;
Toutes les corneilles sont des oiseaux ;
Tous les oiseaux sont des animaux ;
Tous les animaux ont besoin d'oxygène
pour vivre ;
Donc, tous les corbeaux ont besoin d'oxygène
pour vivre.

Ce raisonnement est valide autant du point de vue de la forme que du fond. Voici à quoi pourrait ressembler un sorite rhétorique :

Tous les baux de locations sont des contrats ;
Tous les contrats sont des accords de volonté ;
Tous les accords de volonté sont le résultat
de l'exercice d'un droit civil ;
Donc, tous les baux de location sont le résultat
de l'exercice d'un droit civil.

Ce raisonnement est valide du point de vue de la forme, mais il s'appuie sur des prémisses vraisemblables. Ce raisonnement est valide sur le fond dans un système politique où le droit civil est pratiqué, mais n'a aucun fondement dans un autre pays qui n'utilise pas les mêmes lois que nous. De plus, les lois et principes juridiques d'une société peuvent changer ou se modifier. C'est pourquoi nous devons considérer les prémisses de ce raisonnement probable, vraisemblable, mais non comme une vérité immuable et universelle.

Il y a aussi le sorite poétique, mais je vais finir cette explication avec un sorite sophistique que l'on trouve dans le célèbre *Cyrano de Bergerac* : « Paris est la plus belle ville du monde, ma rue est la plus belle rue de Paris, ma maison est la plus belle maison de la rue, ma chambre est la plus belle chambre de la maison, je suis le plus bel homme de la chambre, je suis donc le plus bel homme du monde. »

Ici, le raisonnement de Cyrano est sophistique, donc faux, parce qu'il ne respecte pas la chaîne de raisonnements déductifs. On a souvent fait l'erreur de comparer la rhétorique à la sophistique, ce qui n'est

évidemment pas du tout la même chose. Alors que celui qui use de la rhétorique s'efforce d'utiliser la raison pour réfléchir par exemple à des questions morales, celui qui use de paralogismes, de raisonnements fallacieux et de manipulations langagières s'évertue à tromper son auditoire et n'est d'aucune façon à la recherche de la vérité ou du raisonnable.

Pendant, dans le domaine du vraisemblable et de la raison, c'est-à-dire celui de la rhétorique, certains théoriciens, comme Roland Barthes, ont déterminé plusieurs sortes de « vraisemblable » en-dehors du domaine strictement juridique. En d'autres mots, il y a des lois et des règles de droit, mais il y a aussi des raisonnements qui ne sont pas, *stricto sensu*, vrais, et qui ne sont pas non plus juridiques.

Il y a, premièrement, des « vraisemblances ». Par exemple, l'affirmation qui suit : « Jean aime son père Pierre. » Si je veux démontrer d'une manière enthymématique que Jean aime Pierre selon le principe de la vraisemblance, je peux argumenter de la façon suivante :

Tous les fils aiment leur père ;
Jean est le fils de Pierre ;
Donc, Jean aime Pierre

Ici, la prémisse est discutable. Il est évident que tous les fils n'aiment pas leur père. C'est ce qui différencie une proposition ou prémisse rhétorique d'une proposition ou une prémisse scientifique, c'est-à-dire vraie et universelle.

Deuxièmement, toujours selon Barthes, il y a des « indices sûrs ». Par exemple, l'idée qu'une femme qui allaite a eu un enfant. Si je veux démontrer d'une manière enthymématique cette proposition, je peux

affirmer ce qui suit: Toutes les femmes qui allaitent ont eu un enfant;

Marie allaite ;
Donc, Marie a eu un enfant.

Encore une fois, il n'y a pas d'absolu. Il existe en effet des femmes qui peuvent allaiter et qui n'ont pas eu d'enfant.

Et finalement, il y a des «indices simples». Par exemple, l'idée selon laquelle la cendre indique qu'il y a eu du feu. Si je veux démontrer avec un syllogisme rhétorique cette proposition, je peux le faire de la façon suivante :

Partout où il y a eu de la cendre, il y a eu un feu ;
Il y a de la cendre à l'entrée de ma maison ;
Donc, il y a eu un feu à l'entrée de ma maison.

C'est vrai qu'il y a peut-être eu un feu à l'entrée de ma maison, mais il est possible aussi, il est du domaine du probable, que quelqu'un soit venu déposer de la cendre à cet endroit dans le but de faire croire qu'il y a eu un feu à cet endroit. Impossible d'avoir de certitude dans le domaine de la rhétorique, et c'est pour cette raison que la raison doit toujours être au cœur des réflexions entourant la nature humaine.

L'INDUCTION

L'induction est une figure qui part d'un cas spécifique pour généraliser à l'ensemble. C'est l'inverse donc de la déduction. Par exemple, dire que parce que j'ai vu quelqu'un voler un jour avec un capuchon

rouge, tous ceux qui portent un capuchon rouge sont des voleurs, c'est faire une induction. Bien évidemment, il est ridicule d'affirmer une telle chose, et pourtant, nous faisons régulièrement ce genre de réflexion. La science fonctionne d'ailleurs par induction. Nous faisons des expériences, comme calculer la vitesse à laquelle la pomme tombe et nous tirons des lois générales à partir de cas particulier. La théorie de la gravité de Newton est née grâce à l'induction scientifique, la folie meurtrière d'Hilter a pris forme à cause de l'induction rhétorique. Malheureusement, lorsqu'il s'agit d'anticiper les comportements humains à travers certaines lois, des règlements et des politiques publiques, il est parfois difficile de procéder autrement que par induction rhétorique...

L'induction rhétorique, comme nous le disions, c'est donc passer du particulier au général. Par exemple, les candidats conservateurs (ou les libéraux, les bloquistes, les néo-démocrates) que j'ai observés sont malhonnêtes; Donc, tous les candidats conservateurs sont malhonnêtes. À noter que c'est ce que l'on appelle l'argument par l'exemple (ou induction) et qu'il pose le même problème que l'argument précédent: même si tous les voleurs que j'ai observés jusqu'à maintenant portaient un capuchon rouge, cela ne prouve pas «scientifiquement» (ou véritablement, ou universellement) que le prochain voleur que je vais observer portera un capuchon rouge!

C'est ce qu'on appelle l'induction, mais contrairement à l'induction en logique, l'induction rhétorique n'est pas valide, elle est vraisemblable, c'est-à-dire qu'elle ne constitue pas une loi universelle applicable à tous les exemples similaires, car il est évident que l'ensemble des accidents sur les routes ne sont

pas causés uniquement par le lamentable état des routes, mais aussi, par exemple, par les excès de vitesse.

LES LIEUX

Les deux types d'arguments que nous venons de voir sont aussi appelés des « lieux » dans le jargon de la rhétorique classique. Autant dire qu'il y a autant de lieux qu'il y a de chiffres, c'est-à-dire à l'infini. Autrement dit, comme je l'ai déjà expliqué, nous pouvons toujours inventer de nouveaux arguments et de nouvelles structures logiques.

D'ailleurs, certains lieux reprennent les règles de la logique. Par exemple, la déduction ou l'induction. Mais ils peuvent aussi avoir d'autres formes et l'expression « lieux communs » illustre bien jusqu'où peuvent se rendre les personnes qui désirent persuader. Il ne faut cependant pas penser que tous les lieux sont communs et que tout ce qui est commun (comme argument) est nécessairement un lieu. Gardons juste à l'esprit qu'argumenter, c'est créer des liens entre des propositions. Ce qui compte réellement, c'est le contenu des propositions. Les liens que crée l'orateur entre ses propositions et le choix de créer certains liens plutôt que d'autres est du domaine du libre arbitre et non de la nécessité logique.

Un exemple classique de lieux est celui des « contraires ». Par exemple, si je dis qu'il n'est pas juste de se laisser aller à la colère envers qui nous a fait du mal contre son gré, je vais dire, *a contrario*, que celui qui nous a fait du bien parce qu'il y était forcé n'a droit à aucune reconnaissance. Ou encore, je peux dire que s'il est juste de condamner celui qui échoue à

un examen, *a contrario*, il est juste de récompenser celui qui réussit un examen.

Si je prends l'antithèse bien connue suivante : « à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire », et que je veux l'exprimer *a contrario*, je dois dire « à vaincre avec péril, on triomphe avec gloire ». Je peux même l'énoncer de manière enthymématique :

Toutes les personnes qui vainquent avec péril,
triomphent avec gloire ;
Jean a vaincu périlleusement ses ennemis ;
Donc, Jean a triomphé glorieusement !

Voici d'autres exemples de lieux.

L'antithèse

L'antithèse confronte deux idées opposées.

1. « Marine Le Pen se veut ailleurs et Macron se dit partout », Édouard Philippe, site du journal *Libération*, 15 mars 2017.

Le but de l'antithèse est de souligner les différences entre ces deux candidats aux élections françaises de 2017 en opposant leurs propos. Par contraste, les différences semblent alors plus importantes entre chaque position à cause de la comparaison avec la position contraire.

A contrario

Le procédé *a contrario* place une situation pour ensuite établir son contraire.

1. « En ouvrant mes bulletins de nouvelles le matin, je disais « bonjour » à des milliers de personnes,

mais n'avais personne à qui dire « bonne nuit. » Marie-Renée Grondin, *Journal 24 h*, 16 février 2017.

En utilisant un lien de relation entre le « bonjour » du matin et le « bonne nuit » du soir, Marie-Renée Grondin oppose ces deux termes, ce qui pousse le lecteur à percevoir le sens entre les deux. Dans l'article, l'auteure parle d'amour et raconte qu'elle est animatrice des nouvelles matinales et donc que par l'entremise des bulletins de nouvelles qu'elle présente à des milliers de téléspectateurs chaque matin, elle crée une certaine relation avec eux; donc, elle ne se sent pas seule. Alors que le soir, lorsqu'elle rentre dans son appartement, seule, elle n'a personne à qui raconter sa journée et avec qui la terminer. C'est par la figure *a contrario* qu'elle exprime sa sensation de solitude.

2. « Il y en a qui font du visionnage en rafale (*binge watching*) et avalent des heures de séries télé chaque soir et les fins de semaine; d'autres sont tellement accros à la course à pied qu'ils font deux sorties par jour; [...]. » Vincent Marissal, *La Presse*, 6 mars 2017.

En utilisant la locution *a contrario*, l'auteur oppose les comportements excessifs de deux types de personnes. D'une part, les accros aux séries, assis passivement devant leurs télévisions, d'autre part, les actifs dopés du sport.

3. « Si les meilleures ressources humaines à l'étranger ne peuvent plus entrer aux États-Unis, d'autres compagnies, dans d'autres pays, seront ravies de les accueillir. » Martin Lessard, Radio-Canada, 2 février 2017.

Ici, l'auteur parle de l'impact de plus en plus palpable de l'arrivée du gouvernement Trump. Il souligne que si les États-Unis sont trop bornés pour accueillir un bassin de ressources humaines compétentes, d'autres pays, plus réfléchis, saisiront donc cette chance. L'auteur laisse donc entrevoir qu'un pays, peut-être ennemi des États-Unis, bonifiera son bassin de ressources compétentes aux dépens de ces derniers.

4. «J'aime amorcer des projets et faire partie d'une équipe, mais travailler sous un patron et me faire diriger ne m'intéresse plus.» Catherine Laporte, *Info Presse*, 10 mars 2017.

La conjonction «mais» permet d'indiquer une différence ou une opposition pour faire le lien entre deux énoncés. Le sens de cette phrase semble opposer les deux options, et rend le tout ambigu.

5. «Si Manon Massé croit Alice Paquet parce qu'elle est une femme, ça veut donc dire qu'elle ne croit pas Gerry Sklavounos parce qu'il est un homme.» Richard Martineau, *Le Journal de Montréal*, 5 février 2017.

On pourrait reformuler le texte de l'auteur de cette façon: si Manon Massé croit Alice Paquet parce qu'elle est une femme, *a contrario*, elle ne croit pas Gerry Sklavounos parce qu'il est un homme. Martineau veut donc rejeter la position de Manon Massé en la présentant, par le truchement de la rhétorique, comme dans une position qui reposerait sur une conception essentialiste de l'homme et de la femme.

LES FIGURES DE CONSTRUCTION

L'apostrophe

L'apostrophe est cette figure par laquelle on interpelle directement le public.

1. « Euh... Permettez, Madame Houda-Pepin, que je fasse comme vous dans le caucus libéral, quand vous en étiez, permettez que j'inscrive ma dissidence, ici... » (Patrick Lagacé)

Dans son article « Le scandale, c'est Transcontinental », le journaliste de *La Presse*, Patrick Lagacé, s'exprime au sujet de la caricature parue dans le *Courrier du Sud* où l'on voit le premier ministre Philippe Couillard lancer une pierre à Fatima Houda-Pepin. Plus particulièrement, il critique les propos que cette dernière a tenus au sujet de l'intimidation. Alors que Patrick Lagacé livre son opinion à ses lecteurs, il s'adresse soudainement à Mme Houda-Pepin. Cette intervention constitue un bel exemple d'apostrophe issu de l'actualité. Clairement, Mme Houda-Pepin n'est pas directement interpellée. Elle demeure accessoire (absente) dans cet article. Le fait que l'auteur l'interpelle ne convainc certainement pas directement son auditoire à adhérer à ses idées, mais il met la table aux arguments qui vont suivre. Il crée un effet de surprise et vient donner de la crédibilité à ses propos.

Le chiasme

Le chiasme est une figure où les mots sont placés dans un ordre inversé comme si les arguments se croisaient au début et à la fin de la phrase.

1. «Je regardais la misère dans laquelle ces gens vivent et je pensais à celle qu'on a chez nous, des jeunes décrocheurs et tout cela, et je disais... Il y a des gens qui vivent dans la misère, mais chez nous il y a des gens qui ont de la misère à vivre. Ce sont deux souffrances différentes [...].» Entrevue d'André Sauvé à l'émission «Tout le monde en parle», SRC, 19 février 2017.

L'humoriste André Sauvé fait également un parallèle intéressant entre la vie des jeunes des pays sous-développés et ceux d'ici, le tout emmené avec une figure, le chiasme, démontrant parfaitement l'opposition entre les deux groupes de jeunes. Cela apporte un *pathos* supplémentaire.

2. «L'autre est devenu le nouveau «nous». Et le «nous» est devenu autre.» Richard Martineau, *Le Journal de Montréal*, 13 février 2017.

L'auteur utilise le chiasme pour mettre en «miroir» l'étranger face à face avec l'habitant du pays hôte. Martineau use tristement du chiasme pour signifier que les gens qui reçoivent des étrangers ne se sentent plus chez eux, une mentalité qui se propage rapidement devant le mouvement migratoire de plus en plus répandu sur la planète.

3. «Mais son choix est fait: il n'en fait pas!» E. Lalonde, *Le Collectif*, 14 février 2017.

Si l'auteure avait écrit « Mais son choix est fait : il ne fait pas de choix », nous aurions eu un chiasme complet puisque le mot « choix » correspond à A et le mot « fait » correspond à B. Bien que la figure de style ne soit pas présentée de façon traditionnelle, la phrase demeure intéressante et force le lecteur à s'y arrêter et à y réfléchir. Une chose est certaine, il s'agit d'une figure d'opposition et elle démontre que l'absence de choix est un choix en soi.

L'énallage

L'énallage est une figure de construction où l'on substitue un temps de verbe, un mode, un genre à celui qui logiquement serait demandé par la syntaxe.

Nous savons que quelqu'un qui parle de lui-même à la 3^e personne du singulier fait une forme d'énallage. Ainsi, quel meilleur exemple de cette figure que d'écouter le truculent personnage de Réjean dans l'émission fétiche de la télévision québécoise « La Petite Vie », de l'auteur Claude Meunier. En effet, Réjean parle ainsi de lui-même : « Il est tanné. » La distanciation créée par l'usage de la 3^e personne fait sauter puis rire franchement, car l'auditeur éprouve une hésitation : de qui parle-t-il, avant de saisir que Réjean se place à la fois à sa propre place et à celle de l'autre ?

La gradation

La gradation est une figure où l'énumération de termes suit une progression quantitative ou qualitative, soit ascendante, soit descendante.

1. «Insouciance, déni ou irrespect de la nation québécoise? Non. Plutôt une propension à plaider qu'une société démocratique doit s'exposer, pour son propre bien, à toute forme de critiques.» Frédéric Bédard, *Journal-Métro*, 26 mars 2017.

La progression s'effectue ici à partir tout d'abord d'un mot identifiant une sensation légère, un peu distraite. Puis, on parle de la négation de la nation, puis enfin, dans un ton nettement plus grave, d'un irrespect, qui serait alors causé par un sentiment négatif de la part de l'autre. La gradation prend l'auditeur à un point de sa réflexion et tente de l'amener à un autre niveau par progression, plus ou moins subtile selon le message et le destinataire. Si le public n'est pas acquis à l'opinion exprimée, il sera moins enclin à suivre la démarche.

2. «Notre hiver, lorsqu'il frappe fort, nous révèle à nous-mêmes. Au moment de la crise du verglas, il avait révélé une société forte, bien gouvernée, sûre d'elle-même. Cette semaine, il a révélé, à plus petite échelle, une société désorganisée, médiocre et impuissante.» Mathieu Bock-Côté, *Le Journal de Montréal*, 18 mars 2017.

La gradation est doublée d'un chiasme, tel un écho à la négative qui ferait penser à un dialogue. À «forte» répond «désorganisée», à «bien gouvernée» répond «médiocre» et enfin, à «sûre d'elle-même» répond «impuissante». L'effet est assurément percutant, grâce à la double gradation, d'abord en montée puis décroissante.

3. «Il a ajouté qu'en général son témoignage «apparaît peu fiable, invraisemblable et improbable»,

soulignant aussi qu'elle s'est contredite.» Emmanuel Martinez, TVA Nouvelles, 30 mars 2017.

Parlant d'un témoignage devant un tribunal, le journaliste met en doute la parole de l'un des témoins en insistant dans un effet répétitif sur la légèreté du témoignage qui manque d'abord de fiabilité, puis de vraisemblance pour enfin être jugé carrément faux. Ici encore, la gradation accentue progressivement la gravité de la faute du témoin et le fait glisser lentement vers le faux témoignage.

4. «Comme toute ascension vers le point culminant d'une montagne, le périple est semé d'embûches, mais la fierté de la réussite est aussi grande que la tour Eiffel, aussi émouvante que l'Hallelujah de Leonard Cohen, aussi honorable que le parcours de Marie Curie!» M. Lapchuk-Dubé, *Le Collectif*, 14 février 2017.

En utilisant cette figure de style, l'auteure illustre à quel point il est important d'être persévérant et d'atteindre ses buts. On caractérise d'abord la fierté de la réussite comme étant grande, puis émouvante et finalement honorable. L'analogie de l'ascension de la montagne est reflétée par la force des termes de la gradation, accentuée par l'émotion générée par la grandeur des personnages clamés comme des héros.

Le zeugme

Dans le zeugme, on associe à un même mot deux éléments syntaxiques incompatibles.

1. «Antoine marchait allègrement et dans la rue.»

Ici, il y a deux compléments construits différemment, soit « allègrement » et « dans la rue ». Tous deux sont attachés au verbe « marcher ». L'effet le plus direct du zeugme est comique, comme détaché de la réalité, légèrement surréaliste. Les surréalistes utilisaient en effet largement cette figure, entre autres dans leur jeu du cadavre exquis qui consistait justement à associer des termes sans lien logique entre eux.

LES FIGURES DE SENS

L'antanaclase

L'antanaclase est une figure où l'on utilise le même mot avec deux sens différents dans la même phrase.

1. « C'est le 25 janvier aujourd'hui. Et on va causer pour la cause, la cause étant de « briser le silence entourant la maladie mentale ». » Patrick Lagacé, *La Presse*, 25 janvier 2017.

Lagacé utilise deux fois le mot « cause », avec deux significations différentes. Dans le premier cas, causer est synonyme de parler et dans le deuxième cas, cause est synonyme d'occasion. Le jeu sonore attire l'attention, car l'auditeur doit se concentrer pour saisir la différence de signification.

2. « Feu Jean-Claude a été tué par un coup de feu. »
Ici la première utilisation du mot « feu », signifie que le sujet de la phrase est décédé. La seconde est prise dans son acception normale, mais l'ensemble surprend.

L'antonomase

L'antonomase est une figure où l'on utilise un nom propre au lieu d'un nom commun ou l'inverse.

1. «Je rêve que nous devenions les Lumières d'un début de siècle encore plongé dans le noir.» Francine Pelletier, *Le Devoir*, 15 mars 2017.

L'auteure utilise l'expression «les Lumières» en faisant référence au siècle des Lumières, soit le XVIII^e siècle et à l'éveil intellectuel de la société à l'époque. Elle double son effet en usant aussi d'une antithèse entre la clarté et le noir augmentant ainsi la portée de son envolée lyrique.

2. «Japon: des Don Juan pour femmes en mal d'amour.» Alastair Himmer, *La Presse*, 21 février 2017.

L'auteur utilise le nom de Don Juan, libertin typique dans les œuvres littéraires et théâtrales, pour faire référence à des courtisans ou à des séducteurs impénitents. De la même façon, le fait de les associer à des femmes en désarroi ne fait que ridiculiser encore davantage les gens dont il se moque.

3. «Plus de 60 000 Québécois passent l'arme à gauche tous les ans et au fur et à mesure que la Faucheuse aiguisé sa lame, la planète accumule les corps, les cendres... et leurs contenants.» Noémie Letu, *La Presse*, 22 janvier 2017.

L'expression bien connue de passer l'arme à gauche qui signifie la mort est une métaphore doublée de l'antonomase de la mort par une «Faucheuse» dont l'outil, la faux, est également un symbole de la mort qui fauche les gens.

4. « Trouvez-vous que la statue ressemble à Cristiano Ronaldo? Jusqu'à maintenant, le bel Apollon n'a pas réagi à cette œuvre controversée... » Patrick Lagacé, *La Presse*, 25 janvier 2017.

L'auteur utilise le nom propre du dieu grec Apollon, dieu de la beauté, pour illustrer la beauté, digne d'un dieu, du sujet, mais encore là, le ton est ironique. L'adjectif suranné « le bel » amplifie la moquerie en insistant trop sur la prétendue beauté de l'individu visé.

5. « Ottawa est invité à revoir son idée d'un « nouvel indice des prix » pour les aînés. »

Ici, « Ottawa » signifie le gouvernement canadien. Le nom propre de la capitale du Canada remplace en fait la périphrase « gouvernement du Canada ». Il s'agit d'un procédé très répandu dans les médias lorsque l'on parle des gouvernements des pays.

6. « Marianne, au temps où s'affirmaient les libertés publiques et s'imposait la laïcité triomphante était, si l'on en croit la pilosité de ceux qui l'incarneraient, une femme à barbe ». Édouard Philippe, site du journal *Libération*, 22 mars 2017.

L'allégorie est ici mise en avant lorsque l'on choisit un nom propre pour mettre en scène un pays, ici La France incarnée par le personnage féminin de Marianne coiffée d'un bonnet phrygien, symbolisant la République. Philippe se moque également du symbole avec une antithèse, où il oppose la figure emblématique féminine aux Républicains masculins qu'elle est censée représenter. Enfin, le loufoque est atteint avec l'expression ambiguë évoquant l'hermaphrodisme, « femme à

barbe», tout près de la figure de l'oxymore, soit deux termes contradictoires ensemble.

Le calembour

Le calembour consiste à combiner ou à remplacer deux mots ou groupes de mots par d'autres mots qui ont le même son (homophonie) mais des sens différents. Ce jeu de mots ludique est plus drôle à l'oral qu'à l'écrit.

1. « On a d'or vous faire faire de l'argent. »

Issue d'une bannière publicitaire positionnée dans le bas de la page d'un quotidien, la figure est mise en avant par une entreprise spécialisée en stratégies de croissance pour les PME. « On a d'or » sonne ici comme « On adore »... vous faire faire de l'argent. Comme l'entreprise œuvre dans le domaine de la croissance économique, il est logique de présenter l'or et l'argent dans leur campagne globale publicitaire, et le jeu de mots sonore rend le message léger et ludique, alors que l'on traite d'affaires sérieuses.

2. « On aime vous faire faire de l'argent, et à l'or? »

Ici, « et à l'or » est utilisé pour signifier « et alors ». La même entreprise que précédemment n'hésite pas à recourir de nouveau au calembour à partir du même mot « or » dans une autre campagne publicitaire du même type. Le risque est grand d'atteindre la saturation par le même calembour, mais d'un autre côté, frapper l'imagination du public est le premier but des publicitaires. Et capter leur attention est sans doute la première étape. Donc, il s'agit sans doute d'une stratégie gagnante.

3. « Tu mords, t'es mort! »

Dans la caricature d'Ygrek parue dans *Le Journal de Montréal* le 14 avril 2017, le calembour est illustré de façon littérale, ce qui double le plaisir du lecteur, avec la lecture du dessin qui accentue l'effet du jeu de mots.

4. « Deux tours sans détour » Édouard Philippe, site du journal *Libération*, 29 mars 2017.

La plupart du temps, le calembour donne une allure joyeuse à l'ensemble. Le comique de ce titre provient du fait que le mot tour peut être pris ici dans deux sens, dans une antanaclase : celui de « tour » dans les élections, mais aussi celui de tour dans un jeu, comme « tour de cartes ». Avec le jeu sonore de « détour » qui semble dans son sens premier défaire ce que fait le tour, on se retrouve dans un embrouillamini sémantique amusant.

5. « Êtes-vous devenu « amnezique » ? » Publicité de Febreze, printemps 2017.

À l'oral, il serait très difficile de cerner le jeu de mots utilisé. Par contre, en lisant la phrase dans la publicité écrite, on comprend le message et la puissance de la subtilité comprise dans le calembour « amnezique ». Febreze est une entreprise qui vend des produits servant à éliminer les mauvaises odeurs. L'amnésie fait référence à la perte de la mémoire (partielle ou totale). En ajoutant le terme « nez » dans le mot « amnésie », l'annonceur sème le doute et crée un sentiment d'inquiétude chez les consommateurs en les faisant réaliser qu'il pourrait y avoir de mauvaises odeurs chez eux, et ce, sans qu'ils s'en aperçoivent (ou s'en souviennent). L'image du nez vient aussi aider à la compréhension du jeu de mots.

6. «Lorsqu'on travaille dans une bibliothèque, les bons contes font les bons amis.»

Ici, le jeu se fait entre les homonymes «comptes» et «contes». L'expression habituelle est «les bons comptes font les bons amis» et elle signifie «qu'afin de préserver l'amitié, chacun doit s'acquitter de ce qu'il doit à l'autre». Dans cet exemple, on sous-entend que les employés des bibliothèques aiment lire et qu'ils pourraient être amis avec des gens qui partagent le même amour de la lecture.

7. «Vif comme un Shaw» Le Réseau des sports sur sa page Facebook.

Dans le milieu sportif, il n'est pas rare de voir certains calembours à partir des noms des joueurs. Lors de la victoire du Canadien de Montréal contre les Kings de Los Angeles, le 4 décembre 2016, Andrew Shaw avait marqué le quatrième but des siens égalisant le pointage quatre à quatre. RDS comparait ainsi la vitesse et l'agilité du joueur à celui d'un chat en reprenant l'expression : «Être vif comme un chat». Encore une fois, ce calembour servait à attirer le regard des internautes, à les faire sourire et réagir ainsi qu'à les encourager à lire l'article qui y était rattaché.

L'hypallage

Dans l'hypallage, il se produit un déplacement d'attribution qui consiste à donner à certains mots de la phrase un attribut qui normalement devrait accompagner d'autres mots.

1. «Puisque nous avons faim, cette dame nous offre un gentil goûter.»

Ici, l'adjectif « gentil » est associé au mot « goûter » afin de créer une image et un effet poétiques. Or, on comprend que c'est la dame qui est gentille dans cette phrase et non son goûter. L'hypallage est donc créée par le déplacement de l'attribut « gentil » ce qui entraîne une sensation agréable ou ironique selon l'ensemble du discours.

La litote

La litote dit moins pour signifier plus.

1. «L'ensemble n'est pas laid, il affiche même une certaine classe.» Alain Morin, *Le guide de l'auto*, 30 mars 2017.

Le contexte éclaire évidemment le sens à donner à chaque litote. Dans le domaine de l'esthétique, «n'est pas laid» peut avoir plusieurs sens, dont «n'est pas si mal».

3. «Surtout, ne vous fiez pas au visuel extérieur, ce n'est pas très attrayant.» Thierry Daraize, *Le Journal de Montréal*, 29 mars 2017.

La litote est complétée par l'assertion du début qui conduit l'auditeur à comprendre que sa perception est fautive. Même si la vision de l'extérieur n'est pas très jolie, on doit savoir que c'est le contraire qui nous attend lorsque l'on entrera.

4. «Toute la lumière n'a pas encore été faite, mais à première vue, ça ne sent pas bon,», lance Yoni Freedhoff, professeur adjoint à la faculté de médecine de l'Université d'Ottawa. Yoni Freedhoff, en entrevue dans *La Presse*, 23 mars 2017.

Lorsque l'on sait qu'il est question de nutrition dans l'article, cette expression consacrée qui fait

allusion à l'odeur signifiant qu'une affaire semble mal partie paraît légèrement cocasse. La litote associée à l'aspect olfactif de la nourriture est sans doute un clin d'œil au lecteur.

La métaphore

La métaphore est une comparaison entre deux réalités sans l'utilisation d'un terme comparatif.

1. «Croyez-moi, le mélange des saveurs entre la petite tasse et les douceurs chavire les papilles.»

Tiré d'un article sur un nouveau café gourmand venu s'installer au cœur du centre-ville, publié dans le journal *24h*, la phrase fait le lien entre les saveurs et l'incidence qu'elles auront sur nos papilles. Il est impossible de faire chavirer des papilles, car la référence est soit maritime, soit passionnelle, mais l'allusion est intense et l'effet escompté, soit de frapper l'imagination, est atteint.

2. «Les radios poubelles ont du sang sur les mains» Michel Juneau-Katsuya, *La Presse*, 3 mars 2017.

L'auteur s'exprime sur les attentats de l'hiver 2017 à la mosquée de Québec et il n'y va pas de main morte avec les radios de Québec qui, selon plusieurs médias, encouragent ou prennent parfois des positions racistes. Le sens figuré d'avoir du sang sur les mains leur donne une portion du blâme en faisant allusion à des propos en ondes qui peuvent encourager ou inciter des gens extrémistes à des actions racistes.

3. «Voilà ce que le PS est devenu cette semaine : un gallodrome. La primaire de la BAP [Belle Alliance populaire], c'est un *pit*.» Édouard Philippe, site du journal *Libération*, 15 mars 2017.

Pendant une bonne partie de cet article, les primaires du parti socialiste de ce printemps 2017 vont être associées à des batailles de coqs, avec la volonté de rabaisser les adversaires politiques au rang de gallinacés en furie.

4. «Le pays doit choisir le capitaine d'un paquebot affrontant la tempête.» Édouard Philippe, site du journal *Libération*, 15 mars 2017.

La métaphore du paquebot traversant la houle est tout à fait appropriée pour décrire l'atmosphère en France durant le scandale des emplois fictifs qui ont entaché la candidature de François Fillon à la présidence française, au printemps 2017, au point de le faire renoncer à sa candidature lorsqu'il a été mis en examen par la justice française. L'image du capitaine frappe l'imagination du lecteur, sous-entendant que le responsable du paquebot doit en avoir l'envergure.

5. «La rectitude politique est un cancer. Et j'espère de tout cœur qu'on trouvera un vaccin en 2017, sinon, nous sommes tous foutus.» Richard Martineau, «La Grande Belleza», *Le Journal de Montréal*, 3 janvier 2017.

Richard Martineau est un chroniqueur du *Journal de Montréal* qui publie, chaque jour ou presque, des textes d'opinions sur différents sujets. C'est un personnage qui ne laisse personne indifférent et qui est hautement controversé par ses opinions tranchées. Évidemment, puisque son but est de susciter l'adhésion de son public à son opinion, il a recours à une panoplie de figures rhétoriques pour y parvenir. Dans son texte «La Grande Belleza», il exprime son mécontentement quant au fait que, selon lui, il n'est plus possible pour un

homme de dire qu'une femme est belle dans les médias aujourd'hui. S'il le fait, cet homme sera victime de plusieurs commentaires disant qu'il est sexiste. Par cet extrait, Martineau utilise la métaphore, écrivant le mot « cancer » pour parler de rectitude politique. Il dit même qu'il souhaite que l'on trouve un « vaccin » à celle-ci en 2017, comme si la population était frappée d'une maladie incurable.

6. « Pas quand je pense aux enfants de cette mère tuée alors qu'elle allait les chercher à l'école, par un minable entre tous les minables, nourri à la haine, qui se croyait en mission commandée par Allah. » Lise Ravary, *Le Journal de Montréal*, 24 mars 2017.

Mme Lise Ravary fait référence à l'éducation religieuse extrémiste. Selon elle, cette forme d'éducation transforme tranquillement les humains en individus antipathiques au service d'Allah. Elle aurait aussi pu dire, par exemple, « élevé à haïr la différence » ou « qui a appris à détester l'autre ».

7. « Et puis, je ne sais pas ce qui s'est passé, mais notre premier ministre a jeté les gants et a commencé à donner des coups en bas de la ceinture. » Richard Martineau, *Le Journal de Montréal*, 1^{er} février 2017.

L'auteur choisit une référence sportive déloyale pour illustrer que le premier ministre a décidé de ne plus suivre les règles. En effet, dans le monde du sport, le fait de « jeter les gants et donner des coups en bas de la ceinture » serait considéré comme un comportement antisportif. M. Richard Martineau veut ainsi démontrer que les agissements du politicien sont tout aussi condamnables.

8. « Au lieu de juste regarder l'arbre, regardez l'ensemble de la forêt, a-t-il lancé. » Romain Schué, *Montréal-Métro*, 30 mars 2017.

Le journaliste veut dire par là qu'au lieu de regarder seulement un élément de l'ensemble, il faut regarder le tout. Sauf que l'allusion végétale a tout à fait sa place quand on voit que le titre de l'article fait référence à la coupe d'arbres dans un parc de Montréal.

9. « Au bout de 20 mois, qui est la période de gestation d'un éléphant, on accouche d'une souris. » La Presse Canadienne, *Le Devoir*, 9 février 2017.

Dans un article concernant l'aide financière accordée par le gouvernement du Canada à l'entreprise Bombardier, un représentant du Bloc Québécois a fait cette affirmation. Dire qu'un éléphant accouche d'une souris laisse entendre que les attentes du Bloc Québécois n'ont pas été satisfaites dans ce dossier. Quelle déception d'avoir attendu si longtemps en espérant voir naître un éléphant pour finalement se retrouver avec une souris!

10. « Étienne avait plutôt ce désir incessant d'explorer l'inconnu, d'aller à la rencontre de la nouveauté. [...] Bref, il avait envie d'un autre paysage. » E. Lalonde, « Être indécis, mais aimer apprendre », *Le Collectif*, 14 février 2017.

Dans ce contexte, on ne veut pas littéralement dire qu'Étienne souhaitait partir en voyage et voir d'autres endroits ou paysages. Il s'agit plutôt d'une façon imagée de dire qu'il avait envie de changement dans son parcours scolaire. Ainsi, la phrase suivante nous apprend : « C'est donc ainsi qu'il a décidé de remplacer ses quinze semaines

de travail payé par une session en sociologie à l'Université Bishop.»

11. « Mais dans cette chronique, Potter s'est mis à jongler avec les anecdotes pour jazzer son argumentation et, ce faisant, il a mis un pied dans le piège à ours de l'impressionnisme et s'est tiré dans l'autre à grands coups de généralisations... ». Patrick Lagacé, *La Presse*, 22 mars 2017.

Une métaphore filée, soit une suite de métaphores qui portent sur le même thème, est aussi présente dans la chronique intitulée « Le pet de cerveau de M. Potter ». Dans son texte, Patrick Lagacé argumente que la chronique d'Andrew Potter parue récemment dans la revue *Maclean's* est « un long dérapage métaphorique ». Les deux métaphores parlent des pieds et signifient la même chose : agir contre son propre intérêt.

La métonymie

La métonymie est une figure où la partie désigne le tout. Par exemple, la voile peut désigner le bateau.

1. « On n'a pas perdu de vitesse et on a ajouté du poids. » Marc Bergevin, Ici Radio-Canada Nouvelles/1019832.

Dans cette déclaration, on peut voir deux métonymies. Vitesse pour joueurs rapides et poids pour joueurs costauds. Ainsi, les termes vitesse et poids sont employés comme faisant partie d'une expression identifiant les personnes qui possèdent ces caractéristiques.

2. « Légalisation de la marijuana : Trudeau veut toucher les gangs au portefeuille. » Ici-Radio-Canada Nouvelles/1020098.

Dans le titre également, nous avons une métonymie. En utilisant le mot portefeuille, on réfère au contenant pour le contenu, soit le portefeuille pour les revenus (argent). La suite de l'article explicite : « [...] nous savons que les organisations criminelles et les gangs de rue font des milliards de dollars avec la vente de marijuana. Nous estimons que réglementer et contrôler [la substance] permettra de retirer ces revenus [...]. »

3. « Quand tu vas boire un verre avec quelqu'un qui se plaint d'avoir la grippe, t'as envie de lui dire « heille, t'as pas le cancer! », explique Sylvain. Quand tu es malade et que tes problèmes sont une question de vie ou de mort, tout est centré autour de toi. » Annabelle Blais, *Le Journal de Montréal*, 31 mars 2017.

En disant « boire un verre », l'auteur met en avant le contenant pour le contenu puisque ce n'est pas le verre que l'on boit, mais bien ce qu'il contient. Souvent, d'ailleurs, il s'agit de bien plus qu'un seul verre!

4. « Depuis un quart de siècle, ceux qui ne *fittent* nulle part sont reçus dans les ateliers de l'organisme Les Impatients comme des artistes, non comme des malades. Et leur art brut côtoie des Chagall, des Riopelle et des Marc Séguin. » Catherine Décoste, *Voir*, 14 mars 2017.

En disant « des Chagall, des Riopelle et des Marc Séguin », l'auteur utilise la métonymie en désignant les tableaux de l'artiste par le nom de famille. Voici une des nombreuses métonymies qui sont passées dans le langage courant, au point que l'on ne réalise plus que ce sont des figures de style.

6. « Qualifiée d'historique et peut-être même dans le palmarès des cinq pires tempêtes du dernier siècle, la tempête en cours devrait laisser des traces sur votre perron enneigé et votre voiture ensevelie, mais également dans la mémoire collective de plusieurs usagers de la route qui n'avaient pas vu pareille situation depuis des lunes. » Jean-François Racine, *Le Journal de Québec*, 14 mars 2017.

Voici un même type de métonymie que le précédent exemple, où l'auteur choisit d'emprunter un style plus fleuri pour dire « le temps », soit les années, soit les mois, ici. Le mot lune fait aussi référence aux autochtones qui nommaient ainsi les mois.

7. « La réputée cheffe chinoise Xian Zhang mettra sa baguette au service de Mozart, Rossini et Beethoven en compagnie du pianiste Louis Lortie. » Yves Bergeras, *La Presse*, 7 mars 2017.

L'auteur utilise la métonymie pour mettre en relation l'instrument (la baguette) pour l'agent (son talent de cheffe d'orchestre). Il aurait donc pu dire: « La réputée cheffe chinoise Xian Zhang mettra son talent de chef d'orchestre au service de Mozart. »

L'oxymore

L'oxymore consiste à mettre en relation côte à côte deux mots opposés par le sens.

1. « Une bande de collégiens qui envahit le fond de l'autobus en chaos organisé » Ariane Labrèche, *Journal 24h*, 16 février, 2017.

Un chaos par définition est désordonné, porte à confusion, voire à la destruction. D'y associer un terme comme organisé relève de l'oxymore, qui unit deux termes incompatibles dans le but d'étonner le lecteur. L'auteur essaie donc de nous faire comprendre et ressentir l'ambiance régnant dans l'autobus à l'arrivée de la bande de collégiens, une ambiance quelque peu désorganisée, en fait.

2. « On va avancer en arrière comme à tant d'autres chapitres. » Monique Giroux, *Voir*, mars 2017.

L'oxymore présente ici au lecteur la stagnation dont il est question dans la chronique.

3. « La boîte de pandore de l'acceptabilité sociale », *NewsWire.ca*, printemps 2017.

Dans le texte, on peut lire cette expression : « ...l'extorsion légalisée... ». Deux mots totalement opposés sont ici placés côte à côte : l'extorsion, soit un type d'infraction, est accompagnée de l'adjectif légalisée, soit conforme à la loi. La formule est cynique, car elle sous-entend que certains individus prennent le droit d'être dans l'illégalité grâce à leur statut social.

4. « Nous, en bons rationalistes que nous sommes devenus, les dociles enfants de Voltaire, nous n'avalons pas une miette de cette histoire à dormir debout, comme si deux bouts de bois formant une croix ont la puissance d'arrêter une inondation ! » Jean Laberge, sur le site *Huffington Post*, 6 mars 2017.

Voici un oxymore, « dormir debout », en usage dans le langage courant au point que l'on n'y

pense plus et que l'on prend l'expression comme un tout qui signifie une histoire improbable.

5. «Les idées noires sont l'œuvre d'un humaniste habité d'une douce colère.» Jean-Dominic Leduc, *Le Journal de Montréal*, 11 février 2017.

L'auteur met en relation les mots «douce» et «colère» pour illustrer la colère cachée ou étouffée du sujet.

6. «Le fait que ce candidat ait obtenu trois millions de voix de moins que son opposante Hillary Clinton est une fausse vérité véhiculée par les médias associés à l'élite de Washington.» Daniel Nadeau, *Estrée Plus*, 1^{er} février 2017.

L'expression «fausse vérité» est devenue virale dans les médias depuis l'élection de Donald Trump à la tête des États-Unis, mais lorsque l'on s'arrête un moment à réfléchir au sens profond de cet oxymore, il est étourdissant: comment une vérité peut-elle être fausse? La figure prend ici toute sa force. Il s'agit bien de leurrer les lecteurs et les électeurs par des assertions mensongères.

7. «Je suis maman à la maison et j'élève deux jolis petits monstres.»

Ici, ce sont les mots «jolis» et «monstres» qui créent l'oxymore. En temps normal, les monstres ne sont pas jolis. Cette phrase fait état de l'amour d'une mère pour ses enfants, même s'ils sont parfois de véritables pestes.

8. «Le Québec bon dernier au chapitre des dons de charité», M. Boutros, *Le Devoir*, 22 février 2017.

Ici, l'on trouve un oxymore dès le titre. En effet, les mots «bon» et «dernier» ont des sens contradictoires puisque celui qui arrive dernier dans un

classement est rarement considéré comme « bon ». Ici, l'auteure souhaite attirer l'attention du lecteur et l'utilisation de la figure de style dans le titre donne le ton à l'article. Sans avoir à le dire de façon explicite, on peut déduire que l'auteure juge qu'il est déplorable que le Québec se classe dernier parmi les provinces canadiennes en matière de montant des dons de charité.

LES FIGURES DE MOTS

L'allitération

L'allitération est une figure qui consiste à répéter le même son plusieurs fois dans une phrase.

1. « C'est la saison des choix », publicité radio sur Rythme FM, 21 mars 2017, 7 h 30.

L'allitération est créée par la répétition du son « s » et du son « ch ». D'un ton humoristique, l'annonceur mentionne d'ailleurs que cette phrase est difficile à prononcer. Cette figure de style permet donc d'attirer l'attention des auditeurs, de façon sonore évidemment.

L'anaphore

L'anaphore consiste à utiliser le même mot ou la même formulation plusieurs fois dans la même phrase ou le même groupe de phrases.

1. « J'écris pour trouver ma place. J'écris pour me donner un rôle. J'écris pour prouver que j'existe. » Stéphane Laporte, « L'allumeur de réverbères », *La Presse*, 14 janvier 2017.

Voici un texte de Stéphane Laporte assez touchant où il raconte la naissance de son amour de la plume et comment l'écriture a toujours fait partie de sa vie. En répétant ce que l'écriture représente pour lui, il vient appuyer son importance en augmentant à chaque allusion le degré d'intensité ressentie. L'effet lyrique est créé par le rythme berçant de l'ensemble.

2. «[...] La bibliothèque, c'était cela: avoir le monde des idées à portée de main, à portée de papier, à portée de recherches et le désir de comprendre le monde.» Émilie Dubreuil, «De la bibliothèque au CHSLD», *Magazine Voir*, vol. 2, n° 3, printemps 2017.

La citation fait référence aux aventures d'une Montréalaise qui quitte sa ville natale pour aller vivre à Paris en France. En arrivant là-bas, elle dénêche un emploi dans une bibliothèque, ce qui lui permet de se reconnecter avec ses bases. Elle réalise alors l'évolution de notre monde sous l'influence des technologies. L'univers des bibliothèques, lieu quasi-mythique à l'ère technologique est repensé et apprécié. L'auteure présente comment, à une certaine époque, les bibliothèques inspiraient le peuple et, dans leur esprit, étaient synonymes d'un monde qui s'ouvrait à eux.

3. «Pas assez d'espace, pas assez de temps et pas assez de mouvement», Édouard Philippe, site du journal *Libération*, 8 mars 2017.

Le rythme intrinsèque de la figure de l'anaphore est souvent doublé d'une gradation qui renforce à mesure l'idée exprimée.

4. «Un est là pour se venger, un est là pour témoigner et un est là pour chercher son fils.» Jérémy

Laniel, « En banlieue de l'histoire, vraiment? », *Magazine Montréal Centre-Ville*, vol. 10, n° 4, hiver 2017.

Le critique Jérémy Laniel parle d'un classique contemporain de la littérature ukrainienne, *Le pingouin*, d'Andreï Kourkov, qui a été repris au Théâtre de Quat'sous. Rebaptisée *Les manchots*, la pièce a évolué depuis l'écriture du roman. En exprimant ce que chaque personnage a comme mission, il présente l'état mental dans lequel ils se trouvent. L'auteur les présente devant nous un peu à la façon de pièces d'échecs. Cette façon elliptique de les disposer donne de la force à l'exposé, en opposant les personnages les uns aux autres. L'anaphore est souvent doublée d'une gradation ou d'une opposition.

5. « Pas d'eau, pas de bière, pas de bière, pas de fun ! » Sophie Lafrance, *Journal Le Collectif*, vol. 40, n° 14, 28 mars 2017.

Dans ce cas-ci, l'auteur traite de l'engagement d'une micro-brasserie dans plusieurs organismes et mouvements écologiques prônant l'état des rivières, d'où le choix du titre. Cette micro-brasserie organise des soirées-bénéfice pour les organismes tout en créant un élan de solidarité, un mouvement citoyen auprès des Sherbrookoïses. C'est tout un scénario qui est déployé ici avec un minimum de mots, sans verbes, par le simple rythme de la répétition des termes centraux.

La dérivation

La dérivation est une figure où plusieurs mots d'une même racine sont utilisés dans la même phrase.

1. « [...] les étudiants d'étudier, les enseignants d'enseigner, les travailleurs de travailler. » Charles de Gaulle, discours du 30 mai 1968 à propos des contestataires.

Outre l'aspect définitivement logique de l'énoncé, il y a la remontrance sous-entendue d'un prétendu désordre auquel il faudrait remédier, doublée de cet effet rythmique typique de la figure qui insiste sur le propos.

2. « Fillon, sermonneur sermonné », Édouard Philippe, site du journal *Libération*, 15 février 2017.

Comme dans l'expression de l'arroseur arrosé, il arrive souvent que la dérivation, en répétant plusieurs termes d'une même famille lexicale, signifie un retour du pendule.

La parisose

La parisose est une figure qui présente deux ou plusieurs parties de phrases de même longueur, et qui riment parfois.

1. « Chercher l'ailleurs, chercher le meilleur », Sophie Mangado, *Journal Métro*, 30 mars 2017.

Ici, l'assonance ou rime rend le tout plus dynamique. C'est le titre d'un article issu du *Journal Métro* qui présente le portrait d'un immigrant récemment arrivé au Québec, qui se démarque et réussit à se forger une place importante dans cette société qui lui est encore inconnue.

2. « Fillon se rêve en de Gaulle ». *Slate.fr/story/132986*.

L'article ajoute que « Fillon parlait ainsi : « Je ne céderai pas, je ne me rendrai pas, je ne me retirerai pas. » La parisose dont le choix des mots, des

finales et des phonèmes crée le rythme voulu, dont le ton grandiloquent du grand homme cité.

3. «Cachez ce BAPE que je ne saurais voir»
GaiaPresse.ca /2017/02.

Voici une variante de la tirade bien connue : «Cachez ce sein que je ne saurais voir» (*Tartuffe*, de Molière). Le BAPE, Bureau d'audience publique sur l'environnement, est un organisme qui peut nous amener à des remises en question de projets s'ils ont de graves conséquences sur l'environnement. Certains préfèrent ne pas voir cet organisme intervenir dans l'espace public.

4. «Elle rit aux larmes, ça fait son charme.»

Ici, chaque section de phrase est composée de quatre mots et se termine avec le son « arme », ce qui donne un bercement qui rappelle les vers poétiques.

La paronomase

La paronomase est une figure de style où l'on trouve des mots dont la prononciation et l'orthographe se ressemblent, mais de signification différente.

1. «Ce prodige de la médecine prodigue de précieux conseils à ses patients.»

Ici, les mots «prodige» et «prodigue» sont les paronymes puisqu'une seule lettre les sépare. Or, le premier signifie : «personne exceptionnellement douée» et le second veut dire : «donner en abondance, généreusement, sans parcimonie».

La périphrase

La périphrase est une figure qui exprime plusieurs mots à la place d'un seul.

1. «Le plus vieux métier du monde est souvent vu comme quelque chose de dégradant.» Maria Florez-Gonzales, *L'étudiant*, 10 février 2017.

La périphrase est souvent utilisée par discrétion, pour ne pas choquer l'auditoire avec un terme trop cru. Elle sous-entend que les gens ont la même culture et qu'ils comprennent à demi-mot. Ici, le plus vieux métier du monde est l'expression consacrée pour signifier la prostitution.

2. «Ils seraient tellement plus utiles dans le monde, sur le plancher des vaches, à assumer leur popularité et à la faire rejaillir sur leur ville ou leur bout de région.» Denis Gravel, *Le Journal de Québec*, 27 mars 2017.

Un autre usage de la périphrase est de faire du style autour d'un mot ou d'un concept simple, pour mettre l'accent ou attirer l'attention. Le sol est assurément un mot bien ordinaire comparé à l'expression qui le remplace, le plancher des vaches, légèrement comique, ce qui amène les gens à prêter attention au propos.

3. «La ville aux cent clochers... Deviendra-t-elle un jour la «ville aux cent mosquées»? Ça se pourrait...». Gilles Proulx, *Le Journal de Montréal*, 25 mars 2017.

La ville de Montréal est parfois désignée par cette périphrase la «ville aux cent clochers». Mais ici, l'allusion à ce surnom est doublée d'un sous-entendu tendancieux où le journaliste tient des

propos teintés d'islamophobie pour faire peur avec une supposée invasion de lieux de culte musulmans dans la métropole, ce qui est bien loin de se passer en réalité.

4. « Les clients se butent souvent à une caissière incapable de dire un simple bonjour dans la langue de Molière. » François Gravel, *Acadie Nouvelle*, 15 mars 2017.

Dans ce cas, la périphrase mettant en avant une expression consacrée, cette fois-ci pour nommer le français, joue du contraste entre le raffinement de la référence et la classe sociale de la caissière, qui selon les normes traditionnelles, quoique souvent empreintes de préjugés, ne devrait pas être très familière avec le théâtre classique.

5. « C'est dans un contexte de climato scepticisme venant surtout du nouvel élu chez nos voisins du Sud que s'est déroulé le 29^e Colloque de l'AMEUS [...] ». L. Poulin, *Le Collectif*, 28 février 2017.

On pourrait remplacer « nouvel élu » par « président » et « chez nos voisins du Sud » par « des États-Unis ». Cette figure peut soit signifier que l'on préfère taire les noms par respect ou l'inverse, par dénigrement.

6. « Il faut travailler avec le régime pédagogique si [l']on veut changer les heures d'éducation physique et vous aurez compris que travailler avec le régime pédagogique, ce n'est pas simple et dans le contexte actuel, si [l']on voulait dès maintenant aller de l'avant avec des mesures pour faire bouger les jeunes, il faudrait travailler dans l'environnement de l'école », a dit le ministre Sébastien Proulx. *Québec s'en remet à Pierre Lavoie*

pour faire bouger les jeunes, Louis Gagné, Radio-Canada, 3 avril 2017.

Le ministre signifie par sous-entendu doublé d'une litote que les gens pourraient croire que c'est simple. Il attire l'attention sur la complexité de l'affaire à entreprendre en prenant le lecteur à témoin, en quelque sorte. Comme s'il disait: «Vous croyez que c'est simple, eh bien, non!»

LES FIGURES DE PENSÉE

Le chleuisme

Le chleuisme est une figure par laquelle on se déprécie pour mieux faire adhérer à sa thèse.

1. «Je ne suis pas procureur, mais voici ce que je ferais...». Extrait tiré de la téléserie *District 31* présentée à Radio-Canada durant l'hiver 2017, épisode du 27 mars 2017, de 15 h 25 à 15 h 36.

Le lieutenant-détective feint de se déprécier en recherchant en réalité l'effet contraire, soit d'augmenter sa crédibilité. Sa proposition devient par le fait même la chose à faire.

2. «Je ne suis peut-être pas un bon *chum*, mais je suis un excellent ex. Si tu cherches un bon ex, je suis ton gars» Maxime Martin, «Encore une fois», *Le Journal de Québec*, 15 avril 2017.

L'humoriste parle de son célibat. Même si tout au long de l'article, il se dépeint comme un être assez difficile avec qui vivre, comme conclusion, il utilise un chleuisme pour mentionner aux lecteurs que finalement, il est un «bon gars» avec de belles valeurs et il laisse la place à l'interpré-

tation... Peut-être que finalement, ce n'est pas lui le problème, mais les autres...

La comparaison

La comparaison met en relation deux idées ou évènements à l'aide du mot comme.

1. «Un jour, à ma grande surprise, l'amour m'est tombé dessus, comme la tempête qui s'est abattue sur Québec cette journée-là.» Marie-Renée Grondin, *Journal 24h*, 16 février, 2017.

L'auteur utilise la comparaison pour présenter au lecteur comment elle s'est sentie ou comment elle a vécu cet événement, soit la fois où elle a rencontré l'homme de sa vie. En comparant ce moment avec un phénomène auquel plusieurs Québécois peuvent s'identifier, soit une tempête d'hiver extrême, elle permet à son auditoire de ressentir, en quelque sorte, la vague d'émotion qu'elle a ressentie lorsqu'elle a rencontré cet homme, à un moment des plus inattendus. Encore un parallèle avec la tempête qui a été beaucoup plus intense que ce que les météorologues avaient prédit et donc qui en a surpris plus d'un et qui a paralysé une partie de la ville.

2. «Tel Rocky Balboa qui prend des coups, qui vacille, mais reprend le combat, j'aurais dû *jump*, me glisser entre les cordes du ring de cette chronique et monter au créneau.» Monique Giroux, *Voir*, mars 2017.

Dans ce texte, l'auteur s'accuse d'avoir tenu des propos assez peu convaincants lorsqu'elle a été confrontée au message d'un lecteur sur les réseaux sociaux lui demandant de débattre de

l'utilisation de l'anglais dans un événement francophone. En utilisant un personnage mythique tel que Rocky Balboa, qui est connu par l'ensemble des Québécois et donc de l'auditoire du lecteur, il est plus facile de comprendre l'intensité que l'auteure désire communiquer dans sa chronique. En faisant le parallèle avec la force qu'elle aurait dû utiliser dans sa chronique telle celle du boxeur Rocky Balboa, elle permet de faire comprendre ses intentions ratées.

3. «Les rapports du Ministère ressemblent à un meuble mal assemblé. Il faut utiliser les notes de bas de page et les annexes pour les démonter et les rendre intelligibles.» Paul Journet, *La Presse*, 22 février 2017.

Le fait de comparer les rapports du Ministère, documents qui ont une influence importante sur les prochaines décisions politiques, à un meuble mal assemblé, ce qui est un élément banal de la vie quotidienne, mais qui a probablement causé des maux de tête à plusieurs, ramène les intentions de l'auteur à l'essentiel du rapport, soit sa complexité et la difficulté des citoyens à essayer de les comprendre. La comparaison rabaisse aussi les textes des documents officiels au niveau des modes d'emploi biscornus des meubles à monter soi-même.

4. «Vouloir faire rentrer tout ce beau monde dans le rang, c'est comme essayer de remettre du dentifrice dans son tube : c'est salissant et ça prend du temps.» Ariane Kroll, *La Presse*, 27 janvier 2017.

Ariane Kroll met en relief des décisions prises par nos gouvernements en ce qui concerne le système de santé, qui semblent réalistes sur papier, mais

qui n'ont aucun sens quand vient le temps de les appliquer. Beaucoup trop d'intervenants sont en cause et quand les réalités des uns font face aux contraintes des autres, c'est un peu le chaos. C'est ce qu'elle essaie de démontrer par sa comparaison avec l'absurdité de vouloir remplir un tube de dentifrice, expression bien connue qui signifie une impossibilité. Tout le monde ou presque a déjà vécu cette situation où nous avons pressé trop fort sur le tube, que trop de dentifrice est sorti et que malheureusement, c'est impossible d'essayer de repousser le tout dans le tube et donc nous sommes condamnés à mettre le tout dans un mouchoir, direction poubelle. C'est un peu le parallèle que l'auteur fait ici en mentionnant que même avec beaucoup de volonté et de principes bien écrits sur papier, le renouveau du système de santé est voué à l'échec avant même sa mise en place.

5. « Arthur, le chasseur “d’hypocrites”, qualifiait de “vautours” les politiciens présents au rassemblement de lundi soir. “Ils sont descendus comme des vautours, ils sont passés au-dessus de Québec, ont vu qu’il y avait un cadavre sur lequel ils pouvaient gruger un petit peu. Ce ne sont que de vulgaires politiciens.” » Denis Lessard, *La Presse*, 1^{er} février 2017.

Denis Lessard reprend les propos d'André Arthur, animateur à la station de radio Blvd 102.1, qui a repassé un ancien extrait d'entrevue du maire Labeaume. Celui-ci s'insurgeait contre un homme musulman habillé en *shorts* et en *gougounes* accompagné de sa femme entièrement couverte. Lessard compare donc les politiciens à des vautours en

expliquant qu'ils utilisent souvent des nouvelles dramatiques pour se faire les dents et redorer leur image. Il n'y va pas de main morte, car la comparaison est crue, voire violente.

La description-explication

La description ou explication est l'une des figures les plus usuelles dans le discours, puisqu'elle présente les faits, les lieux ou les personnages.

1. « Nous rendons hommage à toutes ces femmes qui rendent possible le développement d'Albi le géant au quotidien. Les femmes ont accès au type de poste qui leur convient. Que nous parlions de Louise Villeneuve, notre vice-présidente ou de femmes œuvrant dans des métiers non traditionnels. Les femmes sont toutes traitées avec respect, professionnalisme avec égalité et beaucoup de cœur. Elles sont passionnées, elles sont qualifiées et elles sont plus de 50 % de la main-d'œuvre ». Albi Le Géant, page Facebook, 8 mars 2017.

La journée de la femme est souvent l'occasion pour plusieurs entreprises de mettre en avant les femmes de leur milieu, de souhaiter une bonne journée de la femme, que ce soit lors d'une campagne publicitaire, dans leur milieu de travail ou encore sur leurs réseaux sociaux. C'est ce qu'a fait le concessionnaire d'auto Albi en publiant, sur son compte Facebook, une vidéo qui met en valeur tout l'apport des femmes au sein d'une industrie plutôt masculine. Albi va un peu plus loin que de simplement souhaiter une bonne journée de la femme à son personnel féminin. Il démontre ce que les femmes signifient concrète-

ment pour l'employeur. En mettant en avant des femmes dans des postes de cadres ainsi que dans des postes qui sont plus typiquement masculins, l'entreprise veut convaincre son auditoire qu'il a à cœur l'intérêt des femmes qui travaillent dans son milieu.

2. « Se démarquer de la Gaspésie à la Cour suprême » *Mitsou.com*, printemps 2017.

Sur son site Internet, Mitsou Gélinas présente une vidéo qui la montre en train de recevoir Suzanne Côté dans l'intimité de sa maison. Celle-ci est l'une des rares juges féminines à la Cour suprême et la première à avoir été nommée directement à partir de la pratique (d'un poste en cabinet d'avocat) à la Cour suprême, depuis 1973. Autour de la minute 5, 01, la juge Suzanne Côté répond à la question de Mitsou: « Pourquoi pensez-vous que vous avez été choisie? » Madame Côté répond en mettant en relief ses origines, son parcours professionnel varié et sa formation qui ont probablement influencé le choix du premier ministre, qui doit donner son accord lors de toutes les nominations à la Cour suprême. L'explication qu'elle donne à Mitsou est humble et très percutante. Elle utilise des mots justes tout en jouant sur les émotions.

3. « [...] basé sur une relation de domination, humiliation, intimidation... genre, pourquoi tu conduirais, c'est sûr que tu feras des accidents, t'as pas ton permis de conduire, pourquoi, pourquoi *han, ben oui, té* [sic] pas capable de bien dépenser ton argent, je vais gérer les comptes, là tu as trop dépensé », Pascale Lévesque, Radio-Canada, 27 mars 2017.

Doublée d'un *pathos*, cette affirmation conduit l'auditeur dans une séquence d'évènements liés les uns aux autres dans une suite logique, mais sans qu'il puisse avoir le temps de réfléchir. Il est comme entraîné dans une fuite en avant, conduit par les raisonnements de celle qui parle.

4. «La preuve? Ce sont des jeunes qui ont été touchés la semaine dernière par cette violence conjugale. J'ai été étonnée de voir cela justement, parce qu'on a fait beaucoup d'éducation et de sensibilisation dans les dernières années. Mais, on apprenait en 2013 que près de 4 victimes sur 10 avaient entre 18 et 29 ans; et au Canada pour la même année entre 20 et 24 ans la plus grande tranche d'âges», *Ibid.*

L'explication à l'aide de chiffres est toujours la plus convaincante, dans la mesure évidemment où les données proviennent de sources fiables, ce qui n'apparaît pas dans cet extrait.

L'hyperbole

L'hyperbole ou exagération exprime un état ou une situation de façon excessive. Cette figure est le contraire de la litote.

1. «Travailler à mort. Travailler à mort», *Journal de Montréal*, 1^{er} mars 2017.

Cette hyperbole est très intéressante lorsqu'on lit l'article. Son sens peut être interprété de différentes façons, soit travailler jusqu'à en mourir c'est-à-dire à s'épuiser, soit travailler jusqu'à la mort, donc travailler au-delà de l'âge de la retraite.

2. «Il est temps d'en finir avec ce suicide organisé de l'industrie française, bradée sans scrupule par des

politiques qui ont renoncé à défendre les intérêts de la France et des Français.» Communiqué du 6 avril 2017 du parti du Front National français.

La stratégie du parti d'extrême-droite est très claire. Par l'usage de termes excessifs tels que «suicide», en référence à la mort que l'on se donne soi-même, ou «bradée», ou offerte à un prix dérisoire, le parti veut faire peur aux gens.

3. «Une femme fait vivre un enfer à ses voisins à cause d'une mouffette» Emmanuel Martinez, TVA Nouvelles, 30 mars 2017.

Il est bien sûr que l'expression prise au mot est loin de la réalité et pourtant, le langage courant déborde de ces hyperboles qui attirent l'attention de l'interlocuteur en grossissant volontairement les sensations ressenties comme un inconfort.

4. «Josée Caron a eu la peur de sa vie. «Je suis restée prise. J'ai sorti ma pelle et j'ai pelleté jusqu'à 1 h 30 du matin», raconte celle qui se souviendra longtemps de la nuit de mardi à mercredi.» Radio-Canada et Huffington Post, 18 mars 2017.

Évidemment, la formulation est excessive, mais le journaliste veut intéresser les auditeurs et rien de tel qu'une narration exagérée pour retenir l'auditoire en haleine.

5. «Plusieurs clients attendaient en ligne et certains d'entre eux ont alors commencé à partager leur frustration. Il a fallu deux minutes – une éternité dans ce climat de tension – avant qu'un autre employé désamorce la crise.» François Gravel, *Acadie Nouvelle*, 15 mars 2017.

L'auteur utilise l'hyperbole pour faire comprendre au lecteur que le temps lui a paru exces-

sivement long. En disant « il a fallu deux minutes – une éternité dans ce climat de tension – », il aurait tout aussi bien pu dire « il a fallu deux minutes – qui ont paru très longues dans ce climat de tension ».

6. Dans un article concernant les lois qui s'appliquent lors des achats, on trouve une hyperbole dès le titre: « Faire l'affaire du siècle: économiser en étant conscients de vos droits et obligations » C. Cloutier, *Le Collectif*, 28 février 2017.

L'expression « faire l'affaire du siècle » signifie réaliser un achat ou un échange de biens ou de services extrêmement avantageux. En disant qu'il s'agit de « l'affaire du siècle », on exagère le caractère profitable de l'entente conclue ou de l'achat réalisé en disant qu'il s'agit de la meilleure affaire faite dans tout le siècle. Pour utiliser un langage plus réaliste, on aurait pu dire « faire une bonne affaire ».

7. Un exemple classique d'hyperbole est celui de Jean Chrétien lorsqu'il a dit, lors d'un discours, que le Canada était le « plus meilleur pays au monde ».

À l'époque, il était le premier ministre du Canada et c'est avec beaucoup d'énergie et de positivisme qu'il présentait son pays. Le mot « meilleur » fait déjà référence à la chose qui a atteint le plus haut niveau possible de qualité. Couplé à « plus », nous sommes en face d'une expression fautive, car il est impossible de faire mieux que le meilleur; mais l'hyperbole crée un étonnement qui vise à exagérer la réalité pour mieux faire saisir aux gens le propos initial: le Canada est un pays formidable.

8. «Un gouvernement corrompu, déconnecté des besoins des gens, qui cause la souffrance par ses coupes et qui renie notre identité.»

«Un tel régime exige que les forces de changement s'unissent pour en débarrasser la nation de toute urgence.»

«Dans cet élan de survie d'un peuple sur le point de mourir de la toxicité de son gouvernement...»

Mario Dumont, «Toxiques, les libéraux?», *Le Journal de Montréal*, 1^{er} avril 2017.

Évidemment, le risque d'abuser de l'hyperbole dans un même texte est de voir son efficacité baisser. Le lecteur peut se lasser des excès de parole et tout simplement décrocher face à tant d'exagérations.

9. «L'obscurantisme», Guy Taillefer, *Le Devoir*, 1^{er} février 2017.

Ce texte offre une amplification pour illustrer les ratés de l'administration de Donald Trump. On constate l'emploi abondant, tout au long du texte, de termes négatifs percutants tels que : obscurantisme, unilatéralisme, incompetence, intoxiqué, abominable, dérive, mensonge, aberrant, intimidation, pacte du diable, dégât, sidérant, monstre, etc. Ici, on blâme et on met en exergue les défauts du personnage dénoncé.

L'hypotypose

L'hypotypose est une figure consistant à décrire un évènement de façon si vivante que l'auditoire croit l'avoir sous les yeux.

1. «Il est 10 heures, ce 7 janvier 2015. Comme chaque mercredi matin, la rédaction du journal Charlie Hebdo se réunit pour sa conférence de presse hebdomadaire au siège du journal, 10, rue Nicolas-Appert, dans le 11^e arrondissement de Paris, près du métro Richard-Lenoir. Vers 11 h 20, au moins deux hommes cagoulés, vêtus de noir et armés chacun d'une kalachnikov se présentent dans un premier temps au numéro 6 de la rue Nicolas-Appert, où se trouvent les archives de Charlie Hebdo. Ils hurlent «C'est ici Charlie Hebdo?». Constatant qu'ils sont à la mauvaise adresse, les deux hommes repartent et se dirigent alors vers le numéro 10 de la rue, où se trouve le siège de l'hebdomadaire satirique. Une fois dans l'immeuble, ils demandent aux deux hommes d'entretien à l'accueil où se trouvent les locaux de Charlie Hebdo. Un agresseur ouvre le feu et tue l'un de ces deux hommes, Frédéric Boisseau, 42 ans, collaborateur de Sodexo en France depuis 15 ans. Ils montent au deuxième étage, se dirigent vers la salle de rédaction où se trouvait réunie toute l'équipe de rédaction du journal. Les deux hommes ouvrent le feu en criant, selon un témoin, «Allahou Akbar». Les terroristes, toujours selon le témoin, disaient vouloir «venger le prophète». » «Comment s'est déroulée l'attaque contre «Charlie Hebdo»» *LeMonde.fr*, 7 janvier 2015.

L'exemple qui précède illustre l'utilisation de l'hypotypose à la lecture. L'utilisation des verbes à l'indicatif présent aide beaucoup le lecteur à s'imaginer qu'il vit l'événement en temps réel, à la seconde près, même s'il sait qu'il a eu lieu précédemment. L'ajout de citations comme dans le

texte analysé ci-dessous apporte également une touche de crédibilité et de sensationnalisme qui rend la lecture plus prenante.

La question oratoire

La question oratoire, comme son nom l'indique, s'adresse directement à l'auditoire pour l'interroger.

1. « De quoi restera-t-il le nom? D'une révolution manquée ou d'une victoire éclair? D'une trahison misérable ou d'une ambition démesurée? Personne ne peut le dire aujourd'hui. » Édouard Philippe, site du journal *Libération*, 18 janvier 2017.

Interroger le public, c'est le mettre en quelque sorte au défi de répondre. Et pourtant, dans le cas des médias traditionnels, le journaliste sait pertinemment que les lecteurs ou les auditeurs ne peuvent pas répondre, du moins pas dans l'instant. Mais le fait est que le lecteur se sent poussé à trouver une réponse dans sa tête. Avec les médias électroniques, s'ouvre une autre ère où, dans la plupart des cas, une zone de réponse est prévue à la fin de l'article. Interpeller ainsi l'auditoire de cette façon est une formule qui ouvre donc des possibilités de réponses éventuelles, ouvrant la porte au dialogue et à l'échange.

2. « Dernière question: il y avait d'autres modèles qui existaient, mais il n'y a pas eu d'appel d'offres comme tel, parce que quoi? Vos critères étaient précis, parce que là je voyais un autre modèle qui coûte 800\$, mais il offre moins de données et collecte moins de données et surtout, je pense, est moins efficace, c'est bien cela? » Émission de Paul

Arcand, entrevue du Capitaine Guy Lapointe, chef du Service des communications avec les médias de la Sûreté du Québec à propos du coût des pistolets électriques (*tasers*) de la SQ, 31 mars 2016.

Ce qu'il est particulièrement intéressant de constater avec cet extrait, qui témoigne d'une excellente préparation de l'entrevue, c'est l'art de manier l'orientation du discours. Dans les deux cas observés, on remarque que la réponse, bien que nuancée, est telle que le présuppose la question posée.

3. « Combien de projets mal conçus ont été heureusement abandonnés face à la menace du référendum? Combien de constructions douteuses ont été améliorées? » François Cardinal, « Un chèque en blanc aux promoteurs », *La Presse*, 20 février 2017.

Dans sa chronique sur l'étude des projets de loi 121 et 122 sur le statut particulier de la métropole et de la capitale du Québec, François Cardinal soulève deux questions rhétoriques en insinuant des éléments qui répondent en partie aux questions.

L'ironie

L'ironie est une figure où l'on dit le contraire de ce que l'on pense par raillerie.

1. « Le fait d'acheter des souliers neufs illustre bien la confiance et l'optimisme avec lesquels nous faisons face à l'avenir », a déclaré le ministre. L'an dernier, M. Leitão avait acheté de la cire et une brosse plutôt que des chaussures. Il souhaitait illustrer son désir d'éviter les dépenses fastes pour se concentrer sur ce qui est « nécessaire ». Cette

année, le ministre a opté pour une paire de souliers habillés en cuir noir Aldo. Il a choisi ce détaillant parce qu'il « a très bien réussi à tirer son épingle du jeu dans ce monde du 21^e siècle où il y a une forte progression du commerce électronique. » Martin Croteau, *La Presse*, 27 mars 2017.

Dans l'article « Budget: Leitão laisse entrevoir plus de dépenses et une baisse du fardeau fiscal », le journaliste se prête à un jeu ironique à propos des souliers neufs du ministre des Finances. Il faut savoir qu'il s'agit d'un rituel: le ministre des Finances du Québec présente le nouveau budget chaussé de souliers neufs. Le fait de rapporter le geste du ministre avec insistance dans l'article met en lumière une certaine ironie de la part du journaliste. Sa péroraison est d'ailleurs plutôt orientée sur les doutes de l'opposition quant au nouveau budget.

2. « – Avez-vous vérifié sa version des faits? – Non, non, non, non, non, s'est dit son mari, c'est un con, elle a bien fait. » Extrait de dialogues de la télésérie *District 31* présentée à Radio-Canada durant l'hiver 2017, épisode du 27 mars 2017, de 1 minute 06 à 1 minute 12.

La figure de l'ironie est plutôt utilisée ici pour railler que pour tromper, même si l'interlocuteur dit le contraire de ce qu'il lui faudrait normalement répondre à cette question somme toute routinière dans ce contexte policier.

3. « On reste pantois devant tant d'imbécilité. Le Québec dans toute sa splendeur et sa magnificence! » Richard Martineau, *Le Journal de Montréal*, 1^{er} mars 2017.

Non seulement Martineau déploie-t-il ici une tirade ironique, mais il la place immédiatement dans la suite d'une phrase qui fait le point de façon directe sur son opinion à propos du gouvernement : il le trouve imbécile. Donc, de lire splendeur et magnificence juste après, en parfait contraste, fait encore plus sursauter par la vigueur de l'opposition entre les deux propositions.

4. «Tu sais, la fois qu'un *dude* a fait une blague sexiste sur Facebook puis qu'une mer de commentaires polarisés a suivie, là? Tu ne savais pas trop si les filles et les gars qui dénonçaient la blague paniquaient pour rien, hein!? Parce que *t'sais*. C'est juste une blague. On ne peut plus rire de rien, de nos jours.» Claudine Gagné, *Huffington Post*, 2 avril 2017.

Tout d'abord, la journaliste met en contexte. Et puis, elle fait mine de converser avec l'auditoire et déclame le cliché que l'on entend trop souvent dans la bouche des gens qui font des blagues sexistes. Ainsi, elle semble dialoguer avec le public en soulignant l'absurdité de la défense des gens qui se sentent attaqués quand on les prend à tenir de tels propos.

La *contresession* est une sous-figure de l'ironie : elle consiste en un souhait fallacieux, une requête ironique ou un faux conseil.

5. «Toi, qui m'as tabassée au coin d'Ontario et Charlemagne, faut que je te parle», Stéphanie Loubert, *Le Journal de Montréal*, 10 avril 2017.

Dans cet article, l'auteure résume la fin d'une soirée où elle a été battue par un pur inconnu. Tout au long de son texte, elle mentionne à quel point son agresseur est un être sans émotion et sans

logique. À un certain moment donné, elle indique :

« Bref, une partie de moi te souhaite quand même de vivre une vie remplie d'amour, t'en as vraiment besoin. » Cette contrefession permet aux lecteurs de ressentir encore plus la haine que la victime ressent vis-à-vis son agresseur. En disant ces mots, l'auteur renforce l'idée que son agresseur n'a aucune conscience et qu'il est un être dépourvu d'amour.

La personnification

Dans la personnification, on donne à un objet ou à un animal des traits, des sentiments ou des comportements humains.

1. « Le cocktail qui dit non » Paul Journet, *La Presse*, 26 mars 2017.

On remarque une personnification dans le titre. En effet, on attribue à un objet (le cocktail) la faculté humaine de parler ou dans ce cas-ci, de dire non. L'auteur crée ainsi une image qui frappe l'imaginaire et pique la curiosité dès le début de son texte. Plus loin, on apprend que le cocktail en question est un faux cocktail qu'une femme peut commander dans un bar pour demander de l'aide subtilement si elle se sent menacée par quelqu'un. Ainsi, le titre prend tout son sens après lecture de l'article.

La prétérition

La prétérition est une figure qui consiste à déclarer que l'on ne parle pas d'une chose alors qu'on en parle effectivement.

1. « Pas besoin de te dire que la pression que j'avais sur les épaules était quelque chose ! » Antoine Bordeleau, *Voir*, mars 2017.

L'auteur Antoine Bordeleau qui signe l'article « L'opéra, la tête dans le mur », discute avec les metteurs en scène qui racontent comment la pièce a pris forme et l'ensemble de leur processus créatif. Il s'agit d'une citation d'un des metteurs en scène qui raconte que dans leur processus de mise en place du projet, ils ont dû rencontrer Roger Waters, à qui ils avaient déjà présenté leur projet auparavant sans que ce soit concluant. Cette fois-ci, ils avaient retravaillé et mis un double effort pour arriver à un concept qu'il ne pouvait refuser.

2. « Je ne veux pas te décourager, mais nous roulons dans le sens inverse depuis une heure. »

En précisant ne pas vouloir décourager le conducteur qui roule depuis la dernière heure dans la mauvaise direction et donc qu'il s'éloigne de sa destination, c'est exactement l'effet inverse qui se produit, car l'accent est mis sur le fait que c'est décourageant de se tromper de direction et d'avoir l'impression de perdre son temps. Le sentiment est donc accentué, car on le précise.

3. « C'est Lucie, pour ne pas la nommer, qui a volé ton crayon. »

En ajoutant la mention que nous ne voulons pas dénoncer le coupable, nous évoquons donc que Lucie a commis ce geste et, d'une tirade absurde, insistons sur le fait que nous ne voulons pas la nommer. Cet ajout contradictoire vient amplifier la situation et mettre en évidence que c'est bien Lucie la coupable.

4. «Inutile de vous dire qu'il m'attirait beaucoup.». Dans la chronique intitulée: «Éric Duhaime raconte une expérience homosexuelle qu'il a vécue dans un pays arabo-musulman» (publiée le 20 mars 2017), le journaliste Marc-Antoine Turcotte relate les propos qu'a tenus Éric Duhaime à la radio dans la foulée entourant l'annonce de son homosexualité. Il s'agit d'un bel exemple de prétérition, car en commençant sa phrase en disant: «Inutile de vous dire», Éric Duhaime s'assure de garder l'auditoire captif par rapport à ses propos. Par la suite, il ne cesse de parler de l'attirance qu'il avait pour l'autre homme. S'il est vraiment inutile de le mentionner, alors pourquoi le fait-il?
5. «Je ne vous dirai pas le nom du candidat pour qui je vais voter, mais je vous donne un indice: ça se termine en «on».»

Alors que nous sommes en pleine campagne présidentielle en France, on apprenait dans l'article en ligne «Isabelle Mergault a un chouchou pour la présidentielle» (publié le 22 mars 2017) du magazine *Gala* que l'actrice avait un candidat préféré. Sauf que sans doute pour la première fois de l'histoire, trois candidats de la présidentielle avaient un nom finissant en «on»: Macron, Fillion et Mélenchon. Donc, sa phrase est bien iro-

nique. Par la suite, elle mentionne les qualités de Jean-Luc Mélenchon et le louange.

L'apodioxie

Cette figure consiste à rejeter à l'avance les arguments de l'autre partie.

1. «Je ne m'éterniserai pas à expliquer pourquoi l'interdiction des pitbulls est une aberration puisque les lecteurs de ce journal n'ont aucune compassion de toute façon.»

Dans cet exemple imaginé, l'auteur refuse d'exposer ses arguments contre l'interdiction des pitbulls sous prétexte que les lecteurs ne pourront les comprendre ou y adhérer puisqu'ils ne savent pas faire preuve de compassion envers les animaux, ce qui est à la fois cynique et ironique.

La prolepse

Dans la prolepse, on devance l'argument de l'interlocuteur.

1. «Il y a vos empreintes dessus et là, ne venez pas me dire que c'est quelqu'un d'autre qui les a mises là à votre place...». Extrait de dialogues de la télé-série *District 31* présentée à Radio-Canada durant l'hiver 2017, épisode du 27 mars 2017, 9 minutes 52 à 9 minutes 59.

L'enquêtrice use de la prolepse dans l'interrogatoire d'un gourou au sujet de sa participation à un meurtre. En fait, cet argument est servi à la fin de l'interrogatoire, comme pour piéger l'individu qui s'est complu à tout nier jusqu'à la fin. Il est

coincé devant l'évidence et le fait que la question précède son éventuelle objection.

2. « Vous pensez que ce retour serait une opération à coût nul? Il faudrait de nouvelles constructions, embaucher plus d'enseignants, etc. »

« Vous croyez vraiment que cela nous reviendrait collectivement moins cher? Non. »

Dans un texte du *Journal de Montréal* dont le titre est « Avancer vers l'arrière? » publié le 13 avril 2017, le politologue et chroniqueur Joseph Facal utilise la prolepse à deux reprises pour convaincre les lecteurs d'adhérer à ses propos. Alors qu'il commente la venue de Gabriel Nadeau-Dubois, voici comment il le questionne. Il s'agit d'un style argumentatif assez efficace puisque l'auditoire a l'impression d'être questionné, de pouvoir donner son point de vue, etc. En réalité, l'auteur ne fait qu'imposer habilement sa proposition.

La répétition

La répétition est une figure où l'on répète un mot ou une partie de la phrase.

1. « C'est parce qu'on a fait ce qu'on a fait qu'on est ce qu'on est. Si l'on n'avait pas fait ce qu'on a fait, on ne serait pas ce qu'on est. Donc, faisons ce que nous avons à faire et cela fera ce que cela fera. » Entrevue d'André Sauvé, *Tout le monde en parle*, 19 février 2017.

L'humoriste André Sauvé joue avec la corrélation entre les mots « faire » et « être ». L'effet de compréhension est plutôt mitigé, car la figure est complexe et il vaudrait mieux lire ce texte redondant que de l'écouter dans ce type d'émission.

Chose certaine, il a réussi à intéresser l'auditoire et à le faire rire, ce qui demeure la raison d'être de l'humoriste. Soulignons la prouesse d'André Sauvé, car la répétition avec son aspect mécanique n'est sûrement pas facile à placer dans le cadre d'une entrevue télévisuelle.

2. «J'ai peur de le perdre, j'ai peur qu'il ne voie pas grandir notre fille, j'espère que ça ne tombera pas sur nous... Le tabac tue 1 fumeur sur 2. J'ai peur de perdre ma mère, je l'aime, on l'aime, j'espère que ça ne tombera pas sur nous... Le tabac tue 1 fumeur sur 2.» Campagne publicitaire, présentée dans le cadre de la Semaine pour un Québec sans tabac en 2017.

Cette campagne a été choisie pour démontrer, outre le fait que la puissance du *pathos* est souvent mise à l'honneur en publicité, l'importance de la disposition et de la répétition. On décline ici deux messages publicitaires bâtis selon la même disposition, soit une en fonction d'un père qui fume et un autre d'une mère qui fume. Dans les deux cas, on offre une péroration-choc et percutante en terminant avec une preuve factuelle et extrinsèque, laquelle tend vers une déduction basée sur la peur et le danger imminent. Par ailleurs, l'efficacité de la disposition du texte constitue en soi un lieu, qui crée, à la fois, une répétition d'un message publicitaire à un autre, et, une accroche narrative (*storytelling*) puissante, ce qui contribue à augmenter l'émotion auprès de l'auditoire. Certes, le discours argumentatif est puissant. Par contre, il est prouvé que lorsque le message est trop percutant et choc, l'auditoire a tendance à se détacher du discours et à ne pas

retenir le message. Ce phénomène publicitaire est bien connu du milieu, c'est pourquoi des campagnes aussi noires que celle-ci se font plutôt rares.

3. «Ainsi, pour le polyamour, «il s'agit de construire de nouvelles références, il faut tout inventer. C'est beaucoup de travail de tout inventer [...]». L. Poulin, *Le collectif*, 14 février 2017.

Dans cette citation, la répétition aurait facilement pu être évitée sans altérer la clarté du propos. On comprend donc que l'auteure a fait le choix conscient de répéter les termes «tout inventer» et qu'il s'agit d'une façon de mettre l'accent sur cette notion. On souhaite donc attirer l'attention du lecteur et lui faire comprendre à quel point le phénomène du polyamour est complexe et qu'il est exigeant d'être dans une relation polyamoureuse.

4. «Je ne partirai plus d'ici, car j'ai appris à t'aimer avec une telle force, avec une telle force sauvage». C. Costa, *Le Collectif*, 2017.

En fait, le texte entier est un éloge à la ville de Sherbrooke. Le fait de répéter les mots «avec une telle force» démontre l'étendue des sentiments que l'auteur ressent envers la ville de Sherbrooke. C'est comme si la force de l'amour de l'auteur ne pouvait être démontrée qu'en le répétant plus d'une fois, à la façon d'un refrain ou d'une rengaine.

La subjection

La subjection est une figure où l'on répond à une objection en la formulant soi-même.

1. «Alors, lignedebus est-elle condamnée à rester d'actualité? Malheureusement, je crois que oui.» Ariane Labrèche, *Journal 24h*, 16 février 2017.

Dans le cadre de cette chronique qui traite d'une pièce de théâtre sur le terrorisme, l'auteur interpelle le lecteur avec une interrogation en y répondant tout de suite, du tac au tac. En posant cette question, l'auteur sous-entend donc que les lecteurs partagent une pensée commune, soit celle d'être informé, d'être préoccupé, d'être à l'affût du problème de terrorisme.

2. «Elle n'a pas nécessairement menti, d'accord. Mais savez-vous quoi? C'est *plate* [sic] à dire, elle a peut-être menti.» Yves Boisvert, *La Presse*, 3 février, 2017.

En répondant tout de suite à son interrogation, c'est comme si l'auteur se parlait à lui-même, tout en incitant le lecteur à réfléchir, à son tour, afin de se forger une opinion, tout en considérant les options possibles, soit que la victime ait dit ou non la vérité lorsqu'elle a porté des accusations. Ce qui ressort dans cette approche, c'est que le sujet traité (accusations d'agression sexuelle) est très sérieux et souvent, le commun des mortels tend à prendre la défense de la victime quand pourtant, dans ce cas-ci, il y a matière à se questionner sur les motivations de la victime et sur la relation qui l'unissait à son présumé agresseur.

Conclusion

C hercher l'argument qui va nous aider à persuader, tel est l'objectif de la rhétorique. La rhétorique est cette faculté de considérer pour chaque question ce qui est propre à convaincre. D'emblée, dans son ouvrage sur la rhétorique, Aristote parle de l'art de l'orateur en ces termes : la rhétorique s'occupe de certaines choses qui, communes par quelque point à tout le monde, peuvent être connues sans le secours d'aucune science déterminée.

Quant Aristote déclare que la rhétorique s'occupe de certaines choses, il veut, en fait, dire que « l'action de la rhétorique s'exerce sur des questions de nature à être discutées et qui ne comportent pas une solution technique – [la rhétorique ne demande le secours d'aucune science déterminée] –, et cela, en présence d'un auditoire [...] ». Pour Aristote, elle s'occupe donc des questions sans réponses techniques et qui sont discutables. Ce qui veut dire qu'un auditoire donné, face au discours rhétorique, a la capacité de comprendre le propos sans enseignement spécialisé,

mais également il a la faculté de saisir chaque argument et de se l'approprier par la discussion.

Par ailleurs, pour Aristote, toute proposition rhétorique suppose que son contraire existe. Une opinion est émise si une autre opinion peut lui être opposée, sinon ce ne serait pas une opinion, mais un fait scientifique. Bref, le discours rhétorique sous-entend qu'il peut y avoir contestation ou du moins hésitation. Ces éléments communs à tout discours rhétorique sont soulignés par Aristote comme point de départ évident.

En fait, ce qui est fondamental dans la rhétorique aristotélicienne, c'est le choix d'un type de discours. Et choisir tel type de discours au lieu d'un autre est avant tout fonction de l'auditoire : à qui vais-je parler ? C'est la question que se pose l'orateur. Dans quelle situation suis-je ? En face d'un jury, d'un groupe d'acheteurs, d'étudiants ? Par ricochet, ce que nous dit Aristote, c'est que la rhétorique est un art qui permet de s'adresser à un groupe précis, à un auditoire particulier, et que c'est sur la base de cet auditoire qu'est construite l'architecture du discours rhétorique.

Bref, la rhétorique, d'après Aristote, est bel et bien un art utile à la politique, comme la médecine est utile à la santé. La rhétorique n'est pas toute-puissante. La rhétorique est un outil de connaissance du vraisemblable. Elle peut nous amener à la connaissance de l'*εἰκός*, mais pas de l'*ἐπιστήμη*, car ce dernier est du domaine de la science. La rhétorique n'existe que dans le monde « sublunaire », c'est-à-dire le monde des affaires humaines où règne une relation entre le *pathos*, le *logos* et l'*ethos*, soit l'émotion, la parole et la façon d'être.

Finalement, si l'on replace les écrits d'Aristote sur la rhétorique dans leur contexte, il faut constater, d'une part, leur apport important du point de vue théorique, mais aussi, et surtout, d'autre part, l'influence qu'ils ont eue sur les penseurs qui lui ont succédé. Et ce que les successeurs d'Aristote retiendront, et que la tradition nous transmettra, c'est que la rhétorique n'est sans doute pas «une activité à vraiment promouvoir comme un idéal, mais elle est, malgré tout, une nécessité qui s'impose à l'homme, parce qu'il doit se défendre et dans la mesure où il le doit²», il ne peut faire l'économie de l'utilisation de la rhétorique. En effet, pour Aristote, «l'instruction rhétorique est [...] non seulement utile, mais nécessaire³».

Et, depuis Aristote jusqu'à aujourd'hui, il y a une certaine continuité dans la manière de concevoir la rhétorique. En effet, dans son *Traité de l'argumentation*, Perelman (1956) reprend la vision d'Aristote sur la rhétorique et, par conséquent, il rejette l'opinion de Platon qui y voyait un discours de la manipulation et des sophismes.

Pour Perelman, la rhétorique dépasse ce que propose Aristote, mais il trouve chez ce dernier tout ce dont il a besoin pour façonner sa théorie: une définition adéquate de la rhétorique, la détermination du champ de la rhétorique, la reconnaissance de l'auditoire dans la persuasion et une preuve que la rhétorique a un domaine qui lui est propre.

Autrement dit, selon Perelman, nous sommes libres d'adhérer ou non aux opinions qu'on présente

2. R. Bodéüs, *Des raisons d'être d'une argumentation rhétorique selon Aristote*, Cahiers du département de philosophie, cahier n° 8804, Université de Montréal, 1988, p. 5.

3. *Ibid.*, p. 11.

à notre assentiment. L'adhésion n'est pas un phénomène automatique. Ce processus a été peu analysé, selon Perelman, et il est pourtant à la base de toute rhétorique. Un certain auditoire donné acceptera tel discours, un autre n'y adhèrera pas. On a toujours le choix d'adhérer ou de ne pas adhérer. C'est ce qui distingue la rhétorique de la logique. Bref, l'argumentation rhétorique n'est pas une argumentation scientifique. Pour Perelman, la rhétorique, c'est l'art de provoquer ou d'accroître l'adhésion des esprits aux thèses qu'on présente à leur assentiment.

Si l'on peut accroître ou provoquer de l'adhésion chez un auditoire, c'est précisément parce que la vérité n'existe pas dans le monde des affaires humaines selon Perelman. De la même façon, il soutient qu'il est évident qu'aucun juriste n'est assuré de l'évidence de ses thèses et, bien souvent, en matière juridique, les positions restent irréductiblement opposées. C'est que les thèses juridiques sont fondées non sur des preuves démonstratives, mais sur des arguments dont la force et la pertinence peuvent être diversement appréciées. Pour trancher les conflits, le recours à une autorité compétente se révèle donc indispensable. Or: «Quand il s'agit d'un auditoire libre d'adhérer aux thèses de son choix, l'orateur doit s'informer des convictions de cet auditoire, soit les présumer. Mais comme tous ceux qui participent à un raisonnement juridique sont censés raisonner au sein d'un système de droit déterminé, ils sont liés, pour ainsi dire, par les thèses admises dans ce système. Les orateurs qui s'adressent au juge peuvent se baser sur toutes les règles de fond et de procédure empruntées au système, et que le juge ne peut récuser sans se rendre

coupable d'une violation de la loi⁴.» De la même façon, quand je parle à mes concitoyens, je suis censé raisonner au sein d'un système de valeurs déterminées et mon auditoire est lié par les thèses admises dans ce système.

Que l'on se le tienne pour dit, personne ne prend la parole pour ne rien dire et tous les orateurs n'ont qu'une seule et unique mission. Laquelle? Convaincre leur auditoire des thèses qu'ils présentent à leur assentiment. Pour ce faire, plusieurs outils s'offrent à eux : utiliser des techniques oratoires et des techniques argumentatives, mais également, jouer sur les émotions pour provoquer ou accroître l'adhésion. Bref, proposer des arguments de diverses natures.

Les exemples que nous avons pu lire ici proviennent de sources des plus diverses et ils sont souvent très amusants à lire et à décrypter. D'autres fois, ils sont émouvants ou font réfléchir. Tous sont facilement compréhensibles et pourraient s'adresser à tous les auditoires. D'autres, enfin, proviennent soit de publicitaires, soit de politiciens dont les visées ne sont pas toujours limpides. Il faut savoir reconnaître les figures pour mieux y répondre.

J'ai une vision sur la rhétorique. Et je l'ai souvent abordée dans ce court texte. Cette vision est née d'un désir de changer le monde. Pour que nous vivions dans un monde meilleur. Et pour moi, vivre dans un monde meilleur signifie plus d'éducation à la citoyenneté et cette éducation passe nécessairement par l'enseignement de la rhétorique. Il est plus qu'évident qu'il faut intégrer l'enseignement de la rhétorique

4. Chaïm Perelman, *Éthique et droit*, Éd. De l'Université de Bruxelles, 1990, p. 590.

dans le cursus scolaire afin que cet art soit à la portée de tous, afin que la démocratie devienne plus qu'un discours ou une notion abstraite.

En fait, il est urgent, pour nos démocraties de dépasser les simples définitions pour aller au terrain de la pratique. L'art de la rhétorique est une connaissance importante que nous devrions trouver chez la plupart des citoyens, quel que soit le pays. Car, si nous étudions les choses du point de vue des peuples, nous constatons et ne pouvons que nous rendre à une évidence: les aspirations des peuples sont partout les mêmes! C'est le droit de vivre dignement, de s'exprimer librement et de faire partie d'une société où les valeurs morales et la dignité sont assurées par tous et pour tous. Il est clair que nous vivons dans un monde où le matraquage médiatique a pris une ampleur jamais connue auparavant. De plus, nous vivons dans une ère où il y a une démocratisation de l'information, mais pas au profit de tous. Il est nécessaire de s'armer d'outils pratiques afin de pouvoir distinguer le vrai du faux dans ce foisonnement d'informations qui nous submergent à chaque instant de la journée, tous les jours et tout le temps.

Avec Internet, la communication connaît aujourd'hui une explosion sans précédent. Les discussions publiques sur Facebook façonnent notre quotidien et les autres médias sociaux favorisent les échanges et les débats. Nous avons toujours dû faire face aux idées des autres, mais jamais avec autant de rapidité et d'instantanéité.

Ce foisonnement d'idées, de débats et de discussions, nous oblige à faire encore davantage preuve de discernement. Pour y arriver, mieux vaut être bien équipé intellectuellement et maîtriser les principes de l'argumentation et de la rhétorique.

ALEXANDRE MOTULSKY-FALARDEAU est chargé de cours au Département des lettres et communications de l'Université de Sherbrooke et titulaire d'une maîtrise en philosophie. Conférencier et formateur, fréquemment invité à commenter l'actualité dans les médias, il est l'auteur de plusieurs articles et fondateur de l'École de rhétorique.

www.pulaval.com

Collection **À propos**

Éducation

ISBN 978-2-7637-3651-8



9 782763 736518